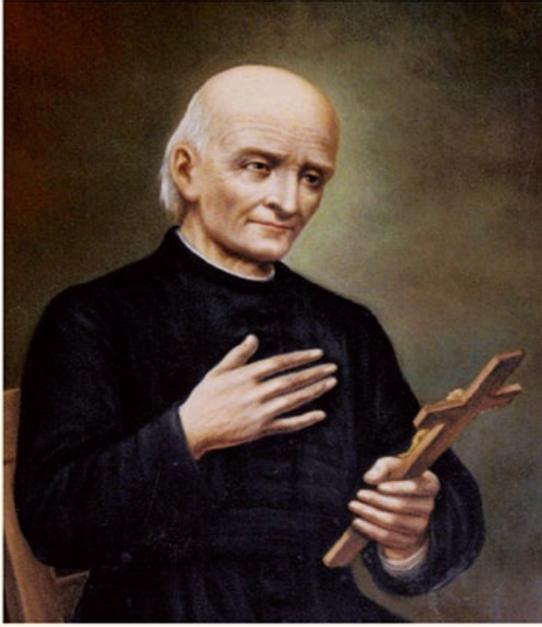


Dom Bruno SAMSON

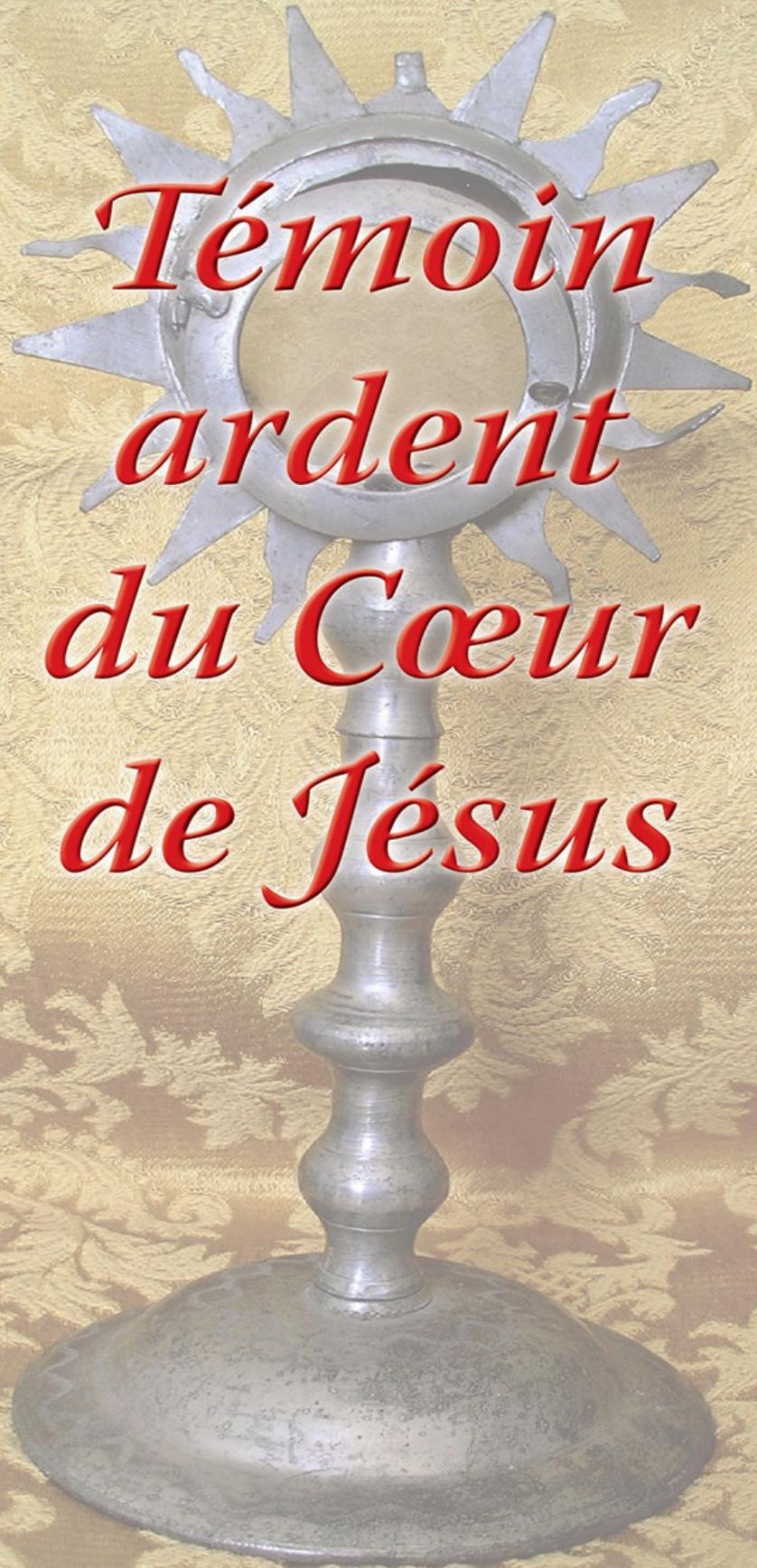


Le Père GASCHON

*Missionnaire
en Auvergne*

1732-1815

Préface de M^{gr} SIMON
Archevêque de Clermont



*Témoign
ardent
du Cœur
de Jésus*

TRADITIONS MONASTIQUES

Deux siècles après sa mort, le Père Gaschon continue de rayonner. Certains se demanderont sans doute pourquoi nous devrions nous intéresser à la vie d'un prêtre qui a traversé les tragédies de la Révolution française. Il est vrai que les épreuves qu'il dut affronter peuvent sembler très éloignées de notre temps. Tout dans nos modes de vie a changé. Il est difficile pour nos contemporains, vivant majoritairement dans de grandes agglomérations, et presque tous connectés à Internet, de se représenter ce que fut l'apostolat missionnaire du Père Gaschon. Et plus difficile encore de se représenter la manière dont il a pu traverser les tragédies révolutionnaires en se cachant dans des fermes et des hameaux. Mais nous aurions tort de nous en tenir aux apparences.

Au-delà des circonstances, son témoignage demeure. Jean-François Gaschon a été bouleversé de découvrir à quel point il était aimé de son Seigneur. Son attachement au Christ et sa piété envers Marie constituent comme « l'aimantation » de son existence. Rien ne pouvait l'arrêter, dès lors qu'il s'agissait de transmettre ce trésor au peuple auquel il était destiné.

En résistant comme il l'a fait aux intimidations du pouvoir politique, le Père Gaschon nous invite au courage. Il nous montre comment nous devons résister à « l'air du temps » pour rester fidèles aux appels de l'Évangile. Cette leçon est de la plus grande actualité. (*Extraits de la préface de M^{gr} SIMON*)



L'AUTEUR :

Le Père Bruno Samson, depuis plus de trente ans moine bénédictin de l'abbaye de Randol près de Clermont-Ferrand, est Postulateur diocésain de la cause de béatification du Vénérable Père Gaschon.

Diffusion AVM

© TRADITIONS MONASTIQUES – 2015

F-21150 Flavigny-sur-Ozerain

www.traditions-monastiques.com

EAN Epub : 978-2-87810-141-6

Réf. L1147F

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

possible par la proximité du Miodet, qui fournit en abondance l'eau nécessaire à son rouissage.

Dès leur plus jeune âge, les enfants sont mis à garder les bêtes. Mais rapidement, les garçons sont initiés par leur père aux travaux des champs. Le jardin attenant à la maison, mis en valeur par les femmes, fournit les légumes et les fruits au rythme des saisons. Certains soirs, toute la maisonnée se réunit chez l'un ou l'autre pour la veillée, où se racontent histoires vraies ou farces, légendes et contes, où se répète la mémoire du pays. Vie humble et simple, qui voit alterner la joie des mariages et des naissances avec la peine des deuils. Vie qui permettra à François de se trouver de plain-pied avec les paysans qu'il évangélisera durant sa carrière missionnaire.

Mais François naît en outre dans une famille de paysans aisés. On le voit par les capacités financières de Guillaume Gaschon et de son fils Benoît. Elles ont permis au grand-père de donner huit cents livres de dot à Anne, et deux cents livres pour l'établissement de Benoît. Quant à ce dernier, non seulement il a pu racheter la propriété Chautard, mais il sera encore en mesure de financer les études de ses trois garçons, de constituer un titre clérical à Annet-Marie et à François, et de doter sa fille lors de son mariage. L'origine de ces réserves en numéraire, alors rares dans les campagnes, vient de ce que les Gaschon et les Palasse étaient ce que nous appelons des « double actifs », joignant à l'activité agricole celle du commerce des tissus. De fait, dans les actes notariés, les chefs des familles Gaschon et Palasse sont qualifiés « marchand étaminier » ou « marchand peigneur de chanvre ».

Le tissage a été en effet, du XVI^e au XIX^e siècles, une grande activité dans toute la campagne ambertoise. En 1740, M. Meulan, Receveur Général des Finances d'Auvergne, fait une

ournée dans la région, et constate dans son rapport qu'il se fabrique dans la région « des étamines et des camelots appelés camelots d'Ambert, dont les négociants de cette ville font un commerce considérable en Espagne, en Italie, dans le Languedoc et à Lyon ». Il ajoute que « cette manufacture mérite d'autant plus d'attention qu'elle emploie la laine du pays, peu propre par sa qualité à un autre usage, qu'elle occupe et nourrit un grand nombre de personnes et qu'elle apporte à la province un argent considérable et principalement de l'étranger⁴ ».

Chaque ferme de la région avait alors son ouvroir, son « oubradou », où, sur un métier rustique, on tissait lin, laine et chanvre après les avoir filés à la main. Auzelles était l'un des centres principaux de cette fabrication, qui était écoulée aux foires de Cunlhat et achetée par des commissionnaires ambertois, qui la faisaient teindre et la revendaient dans les grands centres commerciaux du sud du Royaume. Cette industrie fut une des raisons de la construction, au milieu du XVIII^e siècle, de la route de Clermont-Ferrand au Forez via Saint-Dier et Ambert ; cette route qui passe à moins d'une lieue à l'est d'Auzelles sera achevée en 1755.

François a encore la chance de naître au sein d'une famille dans laquelle on reçoit de l'instruction : Louis-Marie Palasse, son oncle né en 1722, ira bientôt chez les Jésuites de Billom, se destinant à la prêtrise. Il sera ordonné en 1746, et, après avoir été durant une année vicaire à Sauxillanges, sera nommé dès 1748 curé à Égliseneuve-des-Liards, une petite bourgade située à deux lieues et demi au sud-ouest d'Auzelles. C'est lui qui, au temps de son séminaire, se chargera des premières années de l'instruction de ses neveux, Annet-Marie puis François. On sait qu'il rendra le même service à l'un au moins des cousins

Palasse, un autre François, né en 1738, qui lui aussi deviendra prêtre et sera curé d'Échandelys.

Preuve de la profonde vie chrétienne de la famille, trois autres frères de ce dernier répondront à leur tour à l'appel de Dieu : Jean, né en 1742, deviendra en 1763 régent du Collège de Brioude, tenu par les Pères du Saint-Sacrement ; Jean-Pierre, né en 1749, sera religieux Minime au couvent de Courpière et ordonné en 1774 ; Louis enfin, né en 1751 et ordonné en 1776, que la Révolution trouvera vicaire à Saint-Bonnet-le-Bourg.

En ce temps-là, ce qu'on appelle aujourd'hui « l'ascenseur social » fonctionne efficacement, puisque les fils de Benoît Gaschon iront tous les trois à Toulouse faire avec succès des études supérieures.

Dans la seconde édition de son ouvrage sur le Père Gaschon, Louis Grivel nous a conservé de précieux renseignements sur l'enfance de François, qu'il nous dit avoir recueillis à partir de *Notes et souvenirs de famille*⁵. Seulement, une erreur chronologique doit nous faire ramener à Auzelles les souvenirs d'enfance que ses neveux ont localisés à Égliseneuve auprès de l'oncle Louis-Marie Palasse. En effet, ces faits se rapportent tous à la période qui précéda la première communion de François, qu'il fit à l'âge de douze ans, donc en 1744, soit deux ans avant l'ordination sacerdotale de son oncle.

« Ce fut, écrit le biographe, au sein de cette famille où la piété et les vertus héréditaires se maintenaient et se perpétuaient sous la garde des traditions domestiques, que l'enfant puisa, autant dans les exemples que dans les leçons de tous ceux qui l'entouraient, ces premiers et précieux principes qui influent sur la vie tout entière. Les germes de cette éducation toute chrétienne prirent en lui un rapide développement par les soins de son oncle maternel. » Il s'agit ici de Louis-Marie Palasse,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et pour son séminaire. Il arrive en effet dans la ville épiscopale pour la rentrée scolaire de 1749, et est ordonné prêtre le 18 décembre 1756. Formé à l'école des Jésuites, François a appris très tôt à se méfier du jansénisme. Il ne manque donc certainement pas de s'intéresser de près à toute cette agitation, qui ravive, par le biais de l'opposition entre jansénisme parlementaire et orthodoxie cléricale, la rivalité entre les deux villes : Clermont est en effet la ville épiscopale, alors que Riom est depuis 1551 le siège du Présidial¹⁵, et à ce titre ville judiciaire. Et, situées à deux lieues et demie l'une de l'autre, les deux cités rivalisent depuis des siècles pour obtenir la prééminence sur la région.

Notons encore dès à présent que Louis, le frère cadet de François, devenu avocat, se fixera à Riom vers 1770. Son frère aîné, qui lui restera très attaché, lui rendra semble-t-il fréquemment visite dans la petite cité, jusqu'au début de la Terreur. Ses séjours y seront sans doute plus fréquents durant les périodes où il résidera à Banelle, c'est-à-dire de 1769 à 1774, et de 1782 à 1792. Cette maison de la Mission Royale se trouve en effet nettement plus proche de Riom que les autres demeures du missionnaire : elle est située à neuf lieues au nord de la cité, soit à une journée de marche.

Par sa formation à l'école des Jésuites et des Sulpiciens, mais tout autant par sa spiritualité, acquise dès l'enfance à l'école de Notre-Dame de Pitié d'Auzelles, le Père Gaschon va inscrire son apostolat en opposition, pour ne pas dire en réaction, aux doctrines jansénistes. Les Jansénistes avaient généralisé la pratique de l'absolution différée – parfois durant plusieurs années –, contribuant ainsi largement à éloigner les fidèles des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. À l'opposé, l'apostolat missionnaire du bon Père tendra à en rapprocher le

peuple des campagnes. Aussi bien durant les missions diocésaines que lors de son apostolat clandestin durant la Révolution, et même ensuite sous l'Empire, l'un de ses principaux soucis sera, avec celui d'enseigner les vérités de la foi, de ramener les chrétiens à la fréquentation des sacrements.

En outre, les Jansénistes luttèrent avec acharnement contre la dévotion au Sacré-Cœur. Au XVIII^{ème} siècle, cette dévotion se développait peu à peu en France et dans le reste de la chrétienté, grâce notamment aux efforts des monastères de la Visitation, ainsi que de la Compagnie de Jésus. Le jeune François, quant à lui, accueillera cette dévotion avec empressement, et fera tout pour la propager chez les fidèles, au point qu'elle deviendra, comme on l'a dit, une marque distinctive de sa sainteté. Le diocèse de Clermont possédait un réseau de monastères de la Visitation : l'un d'eux était établi à Clermont-Ferrand même, les autres à Montferrand, Riom, Billom et Thiers. Il s'en trouvait aussi un à Moulins – alors dans le diocèse d'Autun – et un autre à Saint-Flour. Il se peut que François ait été amené à fréquenter ceux qui se trouvaient les plus proches du lieu de ses études.

À Clermont, vers le sacerdoce (1749-1756)

C'est donc à la rentrée scolaire de 1749 que François suit son frère à Clermont, afin d'y achever ses études secondaires et d'y suivre sa formation en vue du sacerdoce. Il y est d'abord élève au collège royal des Jésuites, dont le recteur était alors le Père Vaquié. Ayant terminé sa Rhétorique à Billom, il entre en classe de Logique ; il terminera son cursus secondaire par la classe de Physique, qui s'achèvera à l'Assomption de 1751.

Lorsque François arrive dans la capitale auvergnate, il trouve une cité qui avait alors la réputation d'être sale et mal construite. C'est qu'elle avait conservé en grande partie son allure médiévale – contrairement à Riom, qui se vantait de ses larges

avenues rectilignes –, avec ses rues tortueuses encombrées de déchets de toutes sortes. Par contre, la ville était réputée pour ses nombreuses fontaines aux eaux claires et pures ; mais comme les systèmes d'évacuation faisaient défaut, ces eaux se répandaient dans les rues, provoquant selon les saisons mares de boues ou plaques de verglas.

La cité était encore enserrée dans ses vieilles fortifications, percées de douze portes, et en partie ruinées. Leur démolition définitive ne commencera qu'en 1756, l'année même de l'ordination sacerdotale de François. La campagne commence pratiquement dès l'extérieur des remparts, les pentes de la colline étant couvertes de vignes. En ville ou dans les faubourgs, près de soixante églises ou chapelles font résonner leurs cloches au rythme de l'office divin ; plus de vingt-cinq maisons religieuses assurent le service de la prière et de la charité au profit des habitants.

Au centre de Clermont, la cathédrale domine la ville de toute sa hauteur. Encore inachevée à cette époque – les derniers travaux remontent aux premières années du XVI^e siècle –, elle n'en est pas moins majestueuse. Longue alors de quatre-vingt mètres, elle comportait une nef de quatre travées haute de près de vingt-neuf mètres, et séparée du chœur par un superbe jubé gothique appelé « le pupitre » – parce qu'il portait le pupitre où le diacre allait chanter l'Évangile. Elle est éclairée par près de cinquante grandes baies et deux roses, ornées de vitraux pour la plupart du XIII^e siècle¹⁶. On y entre par deux portails, l'un au midi, l'autre au nord ; ce dernier porte le nom de « portail de Notre-Dame de Grâce », parce qu'une statue miraculeuse de la Vierge, objet d'une grande vénération, est placée sur son trumeau – la Révolution la fera disparaître, avec tout le décor sculpté de ce portail. La spiritualité mariale de François n'a pu que profiter de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

³¹. Cf. BELMON, *Le séminaire de Clermont*, p. 52.

³². Cf. BÉRARD, *op. cit.*, p. 29.

³³. ADAM, *Quelques notes et documents sur le Père Gaschon*, p. 525-527. – Arch. Dép. du Puy-de-Dôme, *Registre des Insinuations ecclésiastiques*, R 136, fol. 269-270.

³⁴. Arch. Dép., *Registre des insinuations ecclésiastiques*, 9 juin 1756 – 14 avril 1757, 1 G 1413, fo 190 sq.

³⁵. POURREYRON, *Vie de François Gaschon*, p. 13 ; GRIVEL, *op. cit.*, p. 71.

« C'était un saint » : ministère sacerdotal avant la Révolution

Vicaire à Saint-Amant-Roche-Savine (1757-1758)

Le jeune abbé Gaschon commence son ministère au début de l'année 1757, comme vicaire de l'abbé Jacques Savignat, depuis cinq ans curé de Saint-Amant-Roche-Savine. Il y a été appelé et choisi par lui, conformément au droit et à l'usage du temps : les curés choisissaient eux-mêmes leurs vicaires – leurs « secondaires » comme on disait – et leur donnaient congé quand ils le jugeaient bon ; ceux-ci, de leur côté, demeuraient libres de rompre, à leur convenance, le contrat qui les liait à leur curé.

Saint-Amant-Roche-Savine est alors une grosse paroisse de seize cents âmes ; mitoyenne de celle d'Auzelles, elle est avantageusement située sur le tracé de la nouvelle route de Clermont-Ferrand à Ambert et Montbrison, laquelle a été ouverte deux ans plus tôt. Le chef-lieu de la paroisse est établi à huit cents mètres d'altitude, bien exposé au sud sur un coteau de la vallée de la Farge, à mi-chemin entre le col de Toutée, à 996 m, et le col des Fourches, à 970 m : situation idéale pour en faire un bourg d'étape au bord de la grand-route. Y vivaient plusieurs familles aisées, dont la plus importante était la famille Teyras de Grandval, qui nommait à la cure de Saint-Amant¹. L'église du lieu est un vaste édifice gothique à trois nefs, surmonté d'un imposant clocher carré, caractéristique des églises de la région.

L'abbé Pourreyron nous apprend que « dans cette paroisse de Saint-Amant-Roche-Savine se trouve un village du nom de

Gaschon d'où la famille de l'abbé François tirait ses origines et où son nom se retrouve encore aujourd'hui. Ce village est à mi-chemin d'Auzelles et de Saint-Amant. M. Savignat, d'abord vicaire, puis curé de Saint-Amant à partir de 1752, avait connu sans doute son futur vicaire à l'occasion des visites que celui-ci venait faire à ses parents, demeurés au village d'origine. Il avait pu apprécier ses qualités et s'était empressé dès son ordination sacerdotale de se l'attacher pour auxiliaire. La paroisse de Saint-Amant, par sa fidélité aux pratiques religieuses et par son étendue demandait beaucoup de dévouement à ses prêtres. On a relevé que M. Savignat fut un curé plaideur, mais ce fait est commun pour l'époque. Le curé, accusé de cupidité par ses paroissiens, pouvait tout aussi bien les taxer eux-mêmes d'injustice en voulant se soustraire aux justes redevances qu'il leur réclamait. Ce qui est certain, c'est que le nouveau vicaire se tint à l'écart de ces discussions. Les actes des procès ne mentionnent pas son nom². »

On a dès cette époque une trace du souci que François conservera toute sa vie pour le recrutement et la formation des prêtres : dès le début de son ministère sacerdotal, il donne au séminaire de l'argent pour y faire célébrer des messes. Le *Livre de compte pour la Sacristie du Séminaire de Clermont* ³ comporte en effet, au mois de janvier 1757, la mention suivante :

Le 27 du susdit mois reçu trois livres de mr gachon vicaire de st aman pour lacquit de six messes.

Sans doute lui avait-il été nécessaire de revenir à Clermont pour régler quelque affaire, un mois et demi après son ordination. Depuis Saint-Amant-Roche-Savine, il y a quinze lieues par la grand'route : impossible à cette époque de faire l'aller et retour dans la journée ! Il faut passer la nuit dans la capitale auvergnate, et c'est tout naturellement que le jeune

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

construire un monde sans Dieu, où l'homme s'adore lui-même au lieu d'adorer son Créateur.

L'œuvre des Missions diocésaines, appelée alors « Compagnie de la Mission de Notre-Dame de l'Hermitage », jouit d'une grande réputation dans le diocèse de Clermont, lequel a été dès le XVII^e siècle précurseur en ce domaine. Elle possède quatre maisons, toutes comprises dans les limites de l'Évêché de Clermont : Notre-Dame de l'Hermitage, près de Noirétable, la plus ancienne de toutes ; Salers, en Haute-Auvergne ; Notre-Dame de Banelle, près de Gannat ; enfin La Chasse, ou Séminaire Saint-Austremoine, sise rue Fontgiève, à Clermont.

L'origine s'en trouve dans trois fondations, indépendantes à l'origine, qui se firent au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, dans le sillage de l'impulsion évangélisatrice donnée par le concile de Trente. La première a été en 1657 celle de Notre-Dame de l'Hermitage. Sur la bordure orientale du diocèse de Clermont, dans la vaste sapinière de Noirétable, à 1.110 m d'altitude, se trouvait un ancien prieuré bénédictin, attesté dès la fin du XIII^e siècle. Il avait été fondé auprès d'une source miraculeuse, où, d'après la tradition, la Sainte Vierge était apparue à un criminel, qui s'était repenti et avait fini là sa vie dans la pénitence. En 1656, la chapellenie de l'Hermitage était passée à Messire Regnault de Nouy, un prêtre originaire de Paris. Ce prêtre zélé avait le projet de « créer en cet endroit un lieu de retraite pour les prêtres qui voudraient se joindre à lui, et y établir, en même temps, un centre de prédication et d'enseignement chrétien pour toute la contrée²³. » Dès 1659, Mgr Louis d'Estaing avait érigé canoniquement la fondation, qui fut autorisée la même année par lettres patentes de Louis XIV, concédant à l'œuvre commençante

un lieu [...] éloigné de toutes habitations environ d'une lieue situé dans les montaignes qui limitent nostre dite province d'Auvergne et celle du Forest au milieu de la forests vulgairement appelée Nostre Dame de l'Hermitage à nous appartenant, non aliéné ny engagé, consistant en neuf septerées²⁴ ou environ de terre vaine et vague de nulle valeur, environnée de bois de haute futaie et fermée de très haultes montagnes couvertes de neiges pendant la plus grande partie de l'année. [...] Pour l'establissement audit lieu d'un séminaire de prestres séculiers au nombre de douze soubz le tistre et invocation de Nostre Dame de l'Hermitage. Lesquels pour nestre aucunement à charge aux dits habitants y porteront chacun de quoi vivre en communauté soubz la direction d'un supérieur pris du nombre d'entre eux et [...] vacqueront à l'office divin, instruiront, exorteront, catéchiseront et consoleront les pauvres ha[bita]nts desdits lieux, leur administreront les sacrements, s'emploieront pendant trois mois de l'année au moins, en missions dans l'estendue dudit diocèse et recevront chez eux gratuitement selon leur pouvoir et leurs choix vers le temps des ordinations générales quelques uns des estudiants aspirants aux saints ordres de prestrise pour leur enseigner les dispositions et prépa[rati]ons requises²⁵.

Moins d'un an après, trois prêtres éminents ont déjà rejoint le fondateur. En 1664, Regnault de Nouy, considérant que sa tâche est achevée, cède humblement la place de supérieur à l'un de ces premiers compagnons, Messire Jacques Planat, « docteur en théologie et droit canon, grand vicaire et official de Béziers, prévost et chanoine de l'Église collégiale de N.-D. de Saint-Flour ». Formé à l'Université de Toulouse, le jeune abbé Planat, ordonné en 1636, a été formé aux missions en Auvergne par le fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, M. Olier en personne. Homme de piété et de doctrine, M. Planat va être le véritable organisateur de la fondation. C'est sous son supérieurat que la Mission diocésaine de Clermont reçoit l'approbation pontificale par une bulle donnée en 1668. Étaient approuvés les Statuts et le Règlement de vie de l'Institut, ainsi qu'un « Rituel domestique » et cinq solennités liturgiques propres.

La Mission de Salers est fondée quelques années plus tard par M. Antoine Chevalier, prêtre originaire de cette ville. En 1677, Mgr de Veny d'Arbouze le charge de la direction de la chapelle et du pèlerinage de Notre-Dame de Banelle, à l'autre extrémité de son immense diocèse. Ce pèlerinage à une image miraculeuse de Notre-Dame, incrustée dans la fourche d'un vieil ormeau, remontait au Moyen-Âge. Il avait été doté entre 1627 et 1636 par Pierre de Capony, seigneur des Granges – dont relevait en ce temps-là l'oratoire de Banelle –, d'une église attenante à la chapelle d'origine et d'une maison presbytérale ; la gestion en fut confiée à l'évêque de Clermont, qui était alors Joachim d'Estaing. Avec Antoine Chevalier, quatre de ses missionnaires devaient venir assurer le service de la chapelle et prêcher des missions dans le voisinage.

M. Chevalier étant mort en 1679, les deux sociétés de missionnaires demandèrent d'un commun accord à l'évêque de Clermont à s'unir entre elles, pour ne plus former à l'avenir qu'un seul Institut. Mgr de Veny d'Arbouze fit droit à cette juste requête le 29 juin 1680 ; l'union fut effective l'année suivante, lorsque les missionnaires de l'Hermitage prirent officiellement possession de la maison de Banelle. Arrivé à un âge avancé, M. Planat décède à l'Hermitage, le 26 décembre 1684, laissant un grand vide dans la communauté des missionnaires. M. Regnault de Nouy lui survit encore cinq ans : il meurt en 1689 à Clermont, où il vivait depuis huit ans dans la retraite.

Les missionnaires ressentent bientôt le besoin d'une certaine centralisation, pour remédier à l'éloignement de leurs maisons, qui sont situées à trois extrémités de ce vaste diocèse. Avec l'approbation de Mgr Bochart de Saron, ils font en 1699 l'acquisition à Clermont d'une propriété voisine du séminaire diocésain, et en font leur maison de formation, en lieu et place

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apparence. C'étaient : l'hôtel de l'Écu de France, l'hôtel du Lion d'Or, et l'hôtel du Dauphin. Outre ces hôtelleries, il y avait aux abords de l'église une grande place rectangulaire, de trois arpents d'étendue et plantée irrégulièrement de gros chênes d'une dimension extraordinaire. Ces chênes n'étaient qu'un reste de l'ancienne forêt qu'on avait éclaircie, mais ils pouvaient encore fournir un asile et un abri aux nombreux pèlerins, lors qu'ils ne trouvaient point de place dans les hôtelleries.

« C'était surtout à l'époque de la Nativité de la très Sainte Vierge, Notre-Dame de Septembre, fête du pèlerinage, qu'avait lieu la grande affluence. Les fêtes duraient presque le mois entier. Pendant tout ce temps l'église et la chapelle ne désemplissaient point. Quantité de tentes se dressaient sur la place à l'ombre des grands chênes. A chaque arbre étaient attachés les bœufs, les chevaux, les mulets et autres montures qui avaient amené cette multitude de pieux croyants. [...]

« Parmi les cérémonies qui avaient lieu au moment de ce concours, il y en avait une qu'on appelait le *grand office*. Elle consistait en une procession solennelle au retour de laquelle tout le monde se prosternait sur la place, en vue de l'église et de l'oratoire de Notre-Dame. Rien n'était touchant et imposant comme cette prostration de tout un peuple qui, le front dans la poussière, demandait à Dieu pardon de ses fautes, par l'entremise de celle qui ne s'appelle pas en vain la Mère de miséricorde⁴². »

La maison presbytérale, élevée, un siècle et demi auparavant, près de la chapelle de Notre-Dame, était devenue trop petite et menaçait ruine. « Le supérieur qui se trouvait alors à la tête de cette communauté, M. Couvreul, voulut, sur le même emplacement, en élever une autre. Ce prêtre actif et zélé était un homme d'initiative et de valeur. Né dans le sein d'une ancienne

et honnête famille, à Saint-Bonnet, près de l'antique et célèbre pèlerinage de Notre-Dame d'Orcival, il [...] s'était toujours ressenti de ce voisinage de son berceau avec l'un des sanctuaires les plus justement vénérés de notre province. Agrégé de bonne heure aux Missions diocésaines, il n'avait cessé depuis lors de faire partie de la maison de Banelle. Il s'y était attaché et en devint supérieur, après le décès de M. Croussoles en 1759. Il demeura à ce poste jusqu'en 1769, époque de sa mort [...].

« La maison présentait une ordonnance et un aspect des plus agréables. Elle avait deux étages avec cinq croisées de façade. Au rez-de-chaussée régnait un large corridor à voûte d'arêtes. Sur ce corridor ouvraient la cuisine, la salle à manger, un salon de compagnie et un fruitier. Sous la salle à manger était la cave. Toutes ces pièces étaient voûtées comme le corridor. Au 1^{er} et au 2^e étage se trouvaient quatre chambres de maîtres et deux cabinets, en tout 12 appartements. Les constructions étaient tout entières en pierre d'appareil. Le bas était dallé en Volvic, tandis que, dans le haut, de larges dalles de la même lave dessinaient des croix noires sur des carreaux rouges hexagones ou carrés. Une horloge était placée au faîte du bâtiment.

« Le digne supérieur fut considérablement aidé dans ses réparations par un frère donné ⁴³, nommé Vialle, menuisier et charpentier de son état. Le concours de cet ouvrier, aussi intelligent que dévoué, fut des plus utiles à la communauté. Il épargna bien des frais que les constructions auraient coûté de plus et contribua puissamment à activer les travaux. Ceux-ci furent terminés en 1768 [...] M. Couvreul ne devait survivre qu'un an à *leur* achèvement. Il mourut à Banelle, au mois d'octobre 1769. Sa mémoire demeura précieuse à sa communauté, non pas seulement par des legs pieux qu'il lui fit

en mourant, mais bien plus encore par les nombreux services qu'il lui avait rendus ⁴⁴. »

Le Père Gaschon sera donc présent aux obsèques de ce prêtre vénéré, qui ont lieu moins de deux mois après son arrivée. Un nouveau supérieur est bientôt nommé en la personne de M. François Sabattier, qui mourra lui-même sur place deux ans plus tard, à l'âge de trente-sept ans. Mais il avait eu le temps de faire « pratiquer une communication directe de la maison à l'église, au moyen d'un passage couvert établi entre le corridor du second et la tribune. Il donna ainsi aux missionnaires la facilité de rendre au Saint-Sacrement de plus fréquentes visites ; et à la suite de cette réparation, il institua la pieuse coutume d'aller tous les soirs, après la prière, faire en commun à l'église, une courte adoration⁴⁵. » On imagine sans peine que ces initiatives du supérieur ont été profondément goûtées par le Père Gaschon, animé comme il l'était d'une intense piété eucharistique.

Le domaine de Banelle, qui vit pratiquement en autarcie, comprend encore « grange, cuvage, colombier, bucher et autres batimens... cour, puits, jardin, verger, pré et terres. » Il est entretenu par quelques domestiques, la principale étant une cuisinière :

Sa tache est de faire la cuisine, de soigner la volaille et autres animaux qu'on nourrit dans la cour, de tenir son ménage prôpre, de veiller sur l'intérieur de la maison et de tenir tout en bon ordre... [Elle] aura soin de voir si le linge a besoin de racommoder, en ce cas elle le racommodera, le portera ensuite au grenier... elle veillera sur la boulangerie qu'elle tiendra prôpre et fermée et prendra garde que la farine ne se dissipe et ne se gâte...

[Elle est assistée d'un garçon] qui fera les chambres des maîtres, mettra le couvert, servira à table, portera le bois à la cuisine et aidera la cuisinière quand elle en aura un besoin raisonnable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« C'était surtout quand il s'adressait au peuple, aux ouvriers, aux gens de la campagne, qu'il fallait l'entendre. Il parlait leur patois avec un bonheur d'expression inimitable, avec un naturel et une onction qui gagnaient les esprits en subjuguant les cœurs. Dans son langage simple, sans être trivial, la foi devenait un sentiment ; il faisait croire en faisant aimer ; son zèle tout amour entraînait la foule après lui. Toutes les fois qu'il prêchait à Ambert et dans les autres paroisses de l'arrondissement, les églises étaient remplies d'auditeurs attentifs, recueillis et émus à sa parole. Ses prédications étaient suivies de fruits abondants de pénitence et de conversion.

« Aussi courageux dans son zèle que pur dans ses intentions, il prêchait les grandes vérités de la religion, attaquait toutes les erreurs, tous les vices du siècle, faisait trembler l'impiété audacieuse ; et alors ses sermons étaient pleins de traits hardis, de tournures originales et frappantes.

« Se trouvant, à une certaine époque, dans une paroisse où, pour beaucoup de personnes, l'usage immodéré du vin était la passion dominante, le curé, voulant remédier à ce désordre, le pria de prêcher contre l'ivrognerie. Le Père Gaschon savait par expérience combien ce vice était difficile à détruire. Il prêcha avec véhémence, employa tous les moyens que sa foi ardente et sa vive charité pour ses frères purent lui suggérer. Il fut pressant, il supplia, conjura, les larmes aux yeux, son auditoire. Puis s'interrompant, il s'adresse la parole à lui-même et s'écrie : "Que fais-tu, père Gaschon ? Tu perds ton temps." Mais au moment où il avouait ingénument son impuissance, n'ayant en sa vie, disait-il, converti qu'un seul ivrogne, une voix, partie du milieu de son auditoire, vint l'interrompre, s'écriant : "Mon Père, comptez-en deux !" [...]

« Sa passion, imitée du père Molinier, mais qu'il s'était appropriée avec beaucoup de bonheur, produisait aussi le plus grand effet. Je l'entends encore s'écrier : "C'était une coutume chez les Hébreux, quand on avait trouvé un homme mort sur le territoire de la contrée, de faire rassembler tous les principaux de la nation, tous les chefs des tribus et des familles, et de les sommer de venir jurer sur le cadavre, que ni eux, ni leurs enfants, ni leurs serviteurs n'étaient pour rien dans la mort de celui qui était là gisant et étendu... On a trouvé un homme mort, ajoutait-il, dans cette paroisse, dans cette ville..." Et découvrant le crucifix, il le montrait à son auditoire, et s'écriait : "Le voilà, cet homme : *Ecce homo*. Parlez, le reconnaissez-vous ? Vous le voyez ; ce n'est point seulement un homme : c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, qu'on a cloué sur la croix. Vous tous, tant que vous êtes ici, venez jurer que vous n'avez point contribué à cet horrible déicide..." Puis venaient des interrogations accusatrices adressées à toutes les classes de la société, aux hommes de tout âge, de toute condition ; et la conclusion était accablante pour tous.

« Je voudrais bien encore présenter ici comme un échantillon du genre adopté par notre inimitable missionnaire, et qui lui réussissait si admirablement lorsqu'il voulait faire pénétrer dans l'esprit des habitants de la campagne une vérité de dogme ou de morale ; mais mes paroles décolorées pourront-elles donner une idée de ces images parlantes, de ce langage expressif, dont lui seul avait le secret, et qui faisait toujours une si vive impression sur ses auditeurs ?

« Il prêchait à Meymond, près Olliergues, sur le mal qu'il y a dans les médisances et les paroles irréfléchies qui vont contre la charité, et la difficulté qu'il y a de les réparer ; et, sur ce dernier point, il leur disait en patois du pays : "Mes pauvres enfants,

vous ne croyez pas faire beaucoup de mal en médissant de l'un et de l'autre, et en ne retenant pas votre langue ; vous croyez qu'en venant vous confesser Dieu vous pardonnera, et qu'en disant à votre confesseur : J'ai parlé d'un tel, j'ai parlé d'une telle, il vous donnera l'absolution. Mais pour que Dieu vous pardonne, pour que votre confesseur vous donne l'absolution, il faut absolument réparer le mal que vous avez fait, le mal qu'ont produit vos méchantes paroles, entendez-vous bien ? Et c'est là qu'est le difficile. Tenez, voulez-vous que je vous le fasse comprendre ? Prenez un sac plein de plumes, portez-le à la cime de Pierre-sur-Haute, et jetez-les au vent, il en fait toujours beaucoup là-haut ; et puis essayez de les rattraper, ces plumes, quand les unes sont ici, les autres là, les unes en Auvergne, les autres en Forez, et les autres voyageant toujours. Il en est de même de vos paroles médisantes. Comment les réparer ?⁶¹ »

Une caractéristique de la spiritualité du Père est sa dévotion au Sacré-Cœur ; « dévotion si constante, écrit Henri Pourrat, qu'il n'a jamais fait un sermon sans parler de Lui, c'est-à-dire de cet amour que Dieu a pour les hommes⁶². » Toutes les croix qu'il fit ériger dans la région et qui nous ont été conservées sont marquées d'un cœur ; et à sa mort, on trouva cette image du cœur mystérieusement gravée sur sa poitrine.

Il a aussi envers la Mère de Dieu une dévotion à la fois profonde et tendre : Notre-Dame d'Auzelles, d'Olliergues, de Banelle ou de Layre à Ambert, celle qui tient sur ses genoux son fils broyé par les supplices ; Notre-Dame de l'Hermitage, celle qui tient sur son bras l'Enfant resplendissant ; il aurait voulu que la vie des gens de son pays tienne quelque chose de la vie de Marie, de l'amour qu'elle a eu pour Dieu.

De ces Vierges qui ont accompagné sa vie, on peut dire qu'elles ont été témoins de toutes ses grandes décisions. C'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parti de Banelle, Jean-François trouve refuge tout d'abord au château de Lyonne, chez le régisseur M. Larzat¹¹. Dans le pays, on a longtemps raconté comment on le voyait parfois aux alentours de Lyonne ou de Banelle, sous la cape d'une bergère, conduire un troupeau. Sous ce déguisement, il est en effet aisé de l'aborder, de lui parler sans attirer l'attention et de recevoir de lui des paroles de réconfort ou de pardon.

Ayant rétracté leur serment un mois environ après la fermeture de la maison de Banelle, le curé et le vicaire d'Escurolles ont dû quitter la France. Le Père Gaschon supplée dans la région à l'absence de prêtre fidèle : dans la chapelle du château de Lyonne, il célèbre la messe, de nuit, devant un groupe de paroissiens.

C'est là que se produit un événement étrange, « qui marquera profondément la carrière posthume du vénéré missionnaire... Une chambrière ayant accouché d'un enfant mort-né, fit appeler à son chevet le Père Gaschon. Celui-ci demanda, pendant qu'il administrait les sacrements à la mère, qu'on portât l'enfant jusqu'à la chapelle du château afin qu'il le baptise. Et là, le petit corps retrouva vie, reçut le baptême et vécut encore quarante-huit heures avant de retourner à la mort¹². » C'est bien souvent que plus tard on portera les petits enfants sans vie sur sa tombe... Mais lisons le beau témoignage de Mme Famélie Bérioux :

D'après les paroles de défunte ma mère, auprès de la fille d'Anne Larzat, gouvernante au château de Reclaine à Cognat-Lyonne [...], le Père Gaschon, au temps Conventionnel, était réfugié au château pour échapper à la mort. Une femme de peine vint à mettre au monde un enfant mort-né, on avertit le Père Gaschon pour aller donner les derniers sacrements à la mère mourante. « Et l'enfant ? » « Oh père, il est mort. » « Faites voir ». Il le prend dans ses bras, il souffle sur lui. « O mon Dieu, il est bien froid ! une femme de bonne volonté, portez-le à la porte de la chapelle : à votre retour je le baptiserai ». De retour, il le baptise ; il a

*vécu 48 heures. Ce petit chérubin servit de compagnon au Révérend Père qui s'est retiré, peu de temps après, à Ambert, sans difficulté de voyage, laissant à la région les meilleurs souvenirs : humilité, la soumission, la résignation à la volonté de Dieu dans les grandes épreuves de la durée Conventionnelle*¹³.

En ce temps-là, un château n'est guère plus sûr qu'une église pour abriter un prêtre. Le Père Gaschon doit donc changer d'asile assez rapidement. Il vient tout d'abord au bourg d'Escurolles, où il trouve refuge durant l'été au grenier de la maison de la famille Labussière ; il s'y cachera ainsi durant deux mois¹⁴.

Le 27 mai, l'Assemblée législative prend des décrets condamnant à la déportation sous quinzaine les prêtres qui n'ont pas prêté le serment prescrit en 1791, et prononçant la séquestration de leurs biens. Sous ce dernier rapport, le Père Gaschon n'a rien à redouter, et il n'aura rien à souffrir. Ses parents, comme nous l'apprend son neveu, avaient laissé, relativement à sa position, un assez bel héritage qui consistait en immeubles. Qu'avait-il fait de la part qui lui revenait ? Se servant du fonds comme un autre aurait usé du revenu, il l'avait vendu successivement, pièce à pièce, morceau par morceau, pour en distribuer le produit aux malheureux.

Lorsqu'il en fut ainsi réduit à sa dernière ressource, c'était le pauvre qui venait au secours du pauvre, l'indigent qui faisait l'aumône à l'indigent ; plus d'une fois, il lui arriva de donner jusqu'à la chemise qu'il portait. Mais la Providence à laquelle il s'abandonna toute sa vie lui accorda néanmoins chaque jour le nécessaire, afin qu'il ne mît ni mesure ni borne à sa charité. Comment donc la loi qui ordonnait la vente des biens du clergé aurait-elle pu l'atteindre¹⁵ ?

Pour la maison de Banelle, les choses s'accélérent alors. Le 5 juin, le Directoire de Gannat donne l'ordre d'en dresser

l'inventaire, ce qui est fait le 8 par la municipalité d'Escurolles. Un second inventaire suivra le 5 novembre et l'ensemble des biens de la maison sera mis en vente le 28 décembre¹⁶. L'église, vendue, sera transformée en grange. Dans la petite chapelle, la statue de Notre-Dame de Pitié sera brisée, le tronc d'arbre dans lequel elle était enchâssée sera brûlé.

Camille Pourreyron a rapporté, d'après les témoignages recueillis au procès et le livre de l'abbé Randanne, ce qui se passa au début de 1793. Un jour, une troupe de révolutionnaires, venus de Gannat, s'abat sur l'église et sur la petite chapelle de Notre-Dame de Pitié. Ils brisent en morceaux la statue en marbre de Notre-Dame, dont malgré leurs menaces les morceaux sont immédiatement recueillis par la foule qui assiste consternée au sacrilège. Puis les forcenés décident d'emporter les restes de l'orneau séculaire et les ex-votos qui le garnissent, afin de les brûler sur la place d'Escurolles.

« Le P. Gaschon assista a ces derniers excès, car la tradition raconte que, pressé de toutes parts par les recherches et les perquisitions qu'on faisait pour l'arrêter, il dut quitter Escurolles ce jour-là même où, après avoir pillé l'église de Banelle, les révolutionnaires, venus de Gannat, avaient allumé sur la place d'Escurolles un feu de joie qu'ils alimentaient avec les statues à la fois de Banelle et d'Escurolles, et autour duquel ils dansaient aux sons de *la Carmagnole*. Déguisé en rémouleur et chargé des outils de sa profession, le P. Gaschon rencontra, sur la place, cette bande en délire. On l'aborda, on l'interrogea et on le laissa passer sans le reconnaître¹⁷. »

La situation n'est plus tenable en effet, dans cette vaste plaine ouverte qu'est la Limagne bourbonnaise : comment se cacher, comment exercer sans être repéré un ministère qui exige de fréquents déplacements ? C'est alors que le Père prend une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connût qu'on le poursuivait et dût en hâte prendre la fuite pour échapper aux révolutionnaires qui étaient sur le point de l'atteindre.

Il offrait le Saint Sacrifice la nuit en cachette, à La Chabasse, dans une maison particulière sur une commode ou un meuble à vaisselle. On montre encore à Meymond les fondements et quelques pans de mur d'une ancienne grange à foin. C'est là que fréquemment, sinon habituellement, il célébrait la Sainte Messe, la nuit. A Meymond, la foi du peuple était profonde, la population était restée très attachée aux prêtres qui n'avaient pas prêté le serment et étaient restés fidèles.

Et l'homme de Dieu ne craignait pas (quel péril cependant) de faire connaître discrètement qu'il célébrerait, la nuit à l'endroit indiqué, le Saint Sacrifice de la messe. Les habitants de Meymond, ceux des villages voisins profitaient de l'obscurité pour venir nombreux, attirés sans doute par la vivacité de leur foi, mais aussi par la réputation de sainteté du Père Gaschon.

Une nuit, comme de coutume, le prêtre avait fait savoir qu'il célébrerait la messe et la grange était absolument remplie de fidèles. Mais les révolutionnaires étaient signalés et le Père Gaschon dut, en hâte, terminer le Saint Sacrifice pour ne point tomber entre leurs mains. Quelle angoisse ! mais aussi quel courage ! quel zèle sacerdotal !

Ainsi, Jean-François dispose de caches chez des familles amies dans toute la région, parcourt la campagne vêtu en paysan, portant les réconforts de la parole de Dieu et des sacrements à cette population éprouvée, célébrant la Messe dans des granges. Lorsque l'alerte est plus sérieuse, que la garde nationale se lance à sa recherche, il gagne les hameaux des hauteurs. À plusieurs reprises, il bénit les familles qui ont ainsi pris le risque de lui offrir un refuge ; chaque fois naîtront ensuite, dans ces villages hospitaliers, un grand nombre de vocations sacerdotales et religieuses.

Jean-Baptiste Gaschon, le neveu du bon Père, a lui aussi rapporté le souvenir des messes clandestines de son oncle :

Là ou là, son apparition était presque certaine les jours de dimanche et de grandes fêtes. D'avance, tout se trouvait apprêté pour le service divin. A peine était-il arrivé que l'on s'empressait d'utiliser sa présence. Un bruit

*sourd et mystérieux, circulant de bouche en bouche servait de cloche. Une grange ou un hangar tenait lieu d'église et dans le recueillement le plus religieux, le plus profond, au milieu d'une population édifiante et attendrie, le plus saint, le plus auguste des sacrifices accompagné d'un sermon était célébré*³³.

Courses en Livradois

Le Serviteur de Dieu ne se contente pas de parcourir son ancienne paroisse de La Chabasse. Il passe la Dore et circule dans les monts du Livradois. En ces années sombres, on le trouve sur la paroisse de Cunlhat – c'est à deux lieues au nord-est d'Auzelles – accueilli par la famille Pillière³⁴ :

La famille Pillière habitait, au temps de la Révolution, le village de Mandet, paroisse de Cunlhat. Le Père Gaschon s'y réfugia et y vécut caché un certain temps. Un jour M. Pillière rentra chez lui et, s'adressant au Père Gaschon : « François, lui dit-il, prends ton bâton et partons vite, tu as été dénoncé et les municipaux de Cunlhat sont à ta recherche. » Ils partirent la nuit même, M. Pillière, muni, en outre de son bâton, d'une grosse lanterne, conduisit le Père Gaschon dans les bois de l'Hermitage où il le laissa.

On a gardé dans la famille Pillière le souvenir du fait suivant : pendant que le Père Gaschon résidait à Mandet, une nuit de Noël, une femme vint le trouver. Elle portait dans son tablier un nouveau-né pour le faire baptiser. Le Père l'accueillit avec une joie toute particulière, disant : « Ce sera notre petit Jésus » ; et, l'ayant baptisé, il le déposa dans la crèche de l'étable où il célébrait les saints mystères. L'enfant s'endormit bien sage sans troubler même d'un cri la messe de Noël.

On le signale encore à La Chapelle-Agnon, à Saint-Amand-Roche-Savine, et aussi à Auzelles chez lui, mais en coup de vent car il se sait surveillé et dangereux pour ceux qui l'abritent. Nous pouvons citer Henri Pourrat : « Il a été ici, me dit une vieille dame d'Auzelles, pendant toute la Révolution, c'est le temps de la séparation de l'Église et de l'État. À la Molette on voit encore une fenêtre de pierre dans un pan de mur : c'est la fenêtre où il avait installé des fonts baptismaux. Il baptisait là

les enfants qu'on lui apportait. Souvent, me dit une autre, il disait sa messe au Fau, qui est à un kilomètre et demi de la Molette. Il la disait sur une arche, un coffre à mettre le grain. » Et Pourrat de conclure : « Dans le grand dépouillement du coffre à grain paysan, il a fait un autel. Sa tâche, ce sera sans cesse cela : faire de la paysannerie une chrétienté ³⁵. »

Dans ses courses, Jean-François est allé jusqu'à Saint-Étienne-sur-Usson, aux portes de Sauxillanges. Il trouve asile sur cette paroisse dans une ferme, les Cornons, appartenant à la famille Chaboissier ; il y prêche, dit la messe, célèbre les sacrements. Un membre de cette famille, Jésuite, est caché dans la ferme avec le Père Gaschon ; selon la tradition, ce religieux mourra dans les noyades de Nantes³⁶. On montre encore, au sud-ouest du bourg, une grotte appelée "le rocher de Saint-Claude", dont les parois sont noircies par la fumée. Cette grotte aurait été, selon la tradition locale, un autre refuge du missionnaire. La famille Chaboissier possède un autre domaine à Échandelys, où il se rend plusieurs fois pour dire la messe³⁷.

Refuge dans les monts du Forez

Plusieurs témoignages signalent la présence du prêtre pourchassé dans les hautes terres des Monts du Forez, sans doute lorsque la persécution se fait plus contraignante.

Il y avait ainsi, sur la commune de Viscomtat, près de l'Hermitage, un domaine au lieu-dit de La Barge, propriété de la famille Choppart. Ce domaine était régi par un métayer, un brave homme qui avait été le petit clerc du Père Gaschon et qui, pendant la Révolution, l'accompagnait dans ses pérégrinations à travers la montagne. Le bon Père, en récompense des services qu'il lui avait rendus, lui avait laissé un chapelet qui avait été à son usage, et une canne en forme d'alpenstock, sur laquelle il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réconciliation, en vertu des pouvoirs qu'il a reçus de Mgr de Bonal, le bon Père se rend alors chez les parents qu'il a dans la paroisse de Saint-Bonnet-le-Chastel, au petit village de Losmeix sur les bords de la Dolore – c'est, au sud-ouest d'Ambert, à une dizaine de lieues d'Olliergues –. Or, tandis que ceux-ci le félicitent d'avoir échappé au danger, il leur répond avec des vues toutes prophétiques : « Ce n'est pas fini, nous aurons encore de mauvais jours ». Et de fait, trois mois plus tard, la persécution se rallumera⁵⁴.

À peu près en même temps, le Père Laverroux, ancien missionnaire lui aussi, vient s'installer à Olliergues, de même que les deux anciens vicaires, Priest Lastic et Joseph Compte⁵⁵. Un partage des tâches semble s'être établi à ce moment-là : il y a maintenant plusieurs prêtres sur la paroisse de La Chabasse. Le Père Gaschon, pour sa part, se fixe à Meymond, qui a été le centre de son ministère clandestin pendant la période troublée.

Son temps y sera bien employé auprès des âmes. Lors du procès diocésain, un vieillard de Meymond racontait de façon pittoresque comment les anciens de son village aimaient à redire les sermons du Père entendus alors. Peut-être est-ce grâce à eux que nous reste cet exorde d'un sermon sur le salut éternel : « Mes amis, commence-t-il, j'ai un grand secret à vous dire, une chose capitale que l'on ne peut révéler à tout le monde... » Et, après avoir ainsi tenu les esprits en suspens, curieusement attentifs, il finit par avouer l'importante confidence : « C'est qu'il faut que vous fassiez votre salut ; et je vais vous en indiquer les moyens... ». Le bon Père avait en effet une façon puissante de pousser les fidèles à s'occuper de leur salut avant tout. Et comme il se rendait un peu compte que, quelquefois, il les pressait trop : « Mais, leur disait-il, je pense à moi aussi. J'entends le Bon Dieu, quand je paraîtrai devant Lui, me dire :

Gaschon, Gaschon, qu'as-tu fait de mes marchands de choux⁵⁶ ? »

Aléas politiques et religieux

Durant l'année 1796, les gouvernements successifs et instables font alterner dans le désordre de nouvelles et brèves flambées de persécution à l'encontre des "fanatiques", et des mesures d'apaisement tacites ou expresses. Les relations entre la puissance publique et le clergé, oscillant entre la détente et la crise, dépendent désormais surtout de l'humeur et des partis pris idéologiques des administrateurs locaux.

Dans une lettre datée de Germinal an IV (mars 1796), la municipalité d'Olliergues déclare au sujet du Père Gaschon « qu'il fait les fonctions ecclésiastiques tantôt dans un village, tantôt dans un autre, dans les granges, les étables, etc⁵⁷. »

En même temps, on assiste en Auvergne à un essai de restructuration du clergé constitutionnel. L'évêque Perrier qui, depuis son refuge de Grenoble, avait pris contact avec Grégoire, évêque du Loir-et-Cher, est rentré à Clermont depuis novembre 1795. Il sera l'un des deux promoteurs du "Concile National" d'août 1797, qui se tiendra à la cathédrale de Paris. Les participants, tout en affirmant leur soumission aux lois de la République, s'efforceront d'y définir les voies d'une pacification et les moyens de l'obtenir.

Mais dans le Puy-de-Dôme, Perrier se heurtera à de nombreuses difficultés dans la réorganisation de l'église constitutionnelle, à cause de la désaffection pour la religion d'une partie de la population, de la partialité affichée de bon nombre de municipalités en faveur des prêtres réfractaires, et de la quasi disparition du clergé constitutionnel dans certains districts comme ceux d'Ambert et de Besse. Beaucoup de prêtres constitutionnels ont abandonné le ministère, un certain

nombre d'autres demandent à être réconciliés avec l'Église Romaine.

Pendant ce temps, de son exil germanique, Mgr de Bonal continue à diriger le diocèse. Il avait autorisé ses prêtres à prêter le serment de soumission aux lois de la République de février 1795. En revanche, il interdit le nouveau serment édicté par la loi du 7 Vendémiaire an IV (29 septembre 1795). Jusqu'en 1797, l'évêque légitime se fera représenter dans le diocèse par un de ses grands vicaires dont il fait son délégué secret, M. Solignat d'abord puis, après le décès de celui-ci, M. Caillot de Begon.

Le 9 messidor an V (27 juin 1797), les dernières lois contre les réfractaires sont abrogées. Partout dans la région, le culte ancien se rétablit. La poussée contre-révolutionnaire avait en effet culminé aux élections de l'an V (printemps 1797), qui avaient amené à la députation plus de deux cents royalistes.

Au mois de juillet, le délégué secret de Mgr de Bonal s'adjoint un "Conseil Ecclésiastique" dont il retient la présidence. Pour faciliter les contacts avec les fidèles et l'adaptation à une conjoncture fluctuante, l'ancien diocèse est alors découpé en arrondissements, dont chacun est supervisé par un "préposé" aux pouvoirs étendus, habilité à accorder des dispenses. Dès lors, le Conseil Ecclésiastique commence à établir une liste secrète de prêtres fidèles et réintégrés avec renseignements nominatifs.

Même surveillée, la liberté permet en bien des paroisses du diocèse une renaissance religieuse. Le Directoire du département ne parvient pas à empêcher cette renaissance catholique, essentiellement encadrée par les "ci-devant réfractaires", ceux que le peuple appelle "les bons prêtres". Ici et là, signe des temps, les ex-insermentés cessent de se cacher et célèbrent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un esprit de conciliation et de paix, là où existe un conflit entre un constitutionnel et un réfractaire, il nommera un autre prêtre ; dans les autres cas, quel que soit leur parti, les prêtres de vie digne conserveront la cure qu'ils occupent. De ce fait, les avis du Père Gaschon ne seront pas entièrement suivis.

Par ailleurs, Jean-Baptiste Gaschon a témoigné qu'on avait alors proposé une cure à son oncle ; mais lui, se considérant toujours comme missionnaire, refusa toute distinction :

« Peu après le Concordat, écrit son neveu, lorsque le culte fut rétabli, les titres ne lui manquaient pas pour se voir investi, s'il l'eût désiré, de celles des fonctions qui pouvaient lui convenir. En même temps qu'elles lui auraient procuré les moyens d'existence, elles seraient devenues pour lui une sorte de repos que les plus longs et les plus pénibles services semblaient exiger. Mais ses vues subordonnées à une très grande indépendance et à des idées toutes particulières se trouvaient autrement dirigées.

« Étant encore à un âge où l'on ne se pique pas toujours d'une extrême réserve, je me permis de lui exprimer mon étonnement de ce qu'il avait refusé une fort belle cure. Je commençais une autre phrase lorsque levant les yeux et me regardant fixement, il m'interrompit : "Oui, mon neveu, me répondit-il, il n'aurait dépendu que de moi d'avoir une très belle cure, mais il n'était pas dans mon intention de l'accepter. Je n'ai jamais voulu d'emploi, je n'en voudrai jamais. *J'ai été et je serai toujours soldat volontaire de Jésus-Christ.*" Ces paroles prononcées avec une certaine énergie firent sur mon esprit une vive impression. Homme vertueux, me dis-je, le sentiment qui règne en toi, ne comporte avec lui ni entrave ni gêne. Constamment préoccupé de ton but, tu croirais insuffisants tes moyens d'y atteindre, si moins libre dans tes actions que dans tes pensées tu ne pouvais

chercher à l'exercer partout où une sollicitude toute évangélique, toute fraternelle excite ta présence, partout où tu entends l'accent de la douleur et le cri du besoin³ ! »

De fait, le Père Gaschon fera toujours suivre sa signature des initiales p. m., “prêtre missionnaire” ; et l'on sait que dès 1798 il avait tenté avec le Conseil ecclésiastique de réorganiser une mission dans le Bourbonnais. Notons encore que le Père Marcland, qui avait été admis en 1775 à la Mission diocésaine, suivra son exemple : il n'acceptera aucun poste et voudra rester missionnaire toute sa vie : il prêchera dans un grand nombre d'églises du diocèse.

Ambert à la venue du Père Gaschon (1804-1806)

À l'extrême sud-est du département du Puy-de-Dôme, Ambert, “capitale du Livradois”, est une petite ville située à 530 m d'altitude, sur la rive droite de la Dore. Elle s'étend au centre d'une plaine entourée d'un vaste cirque de montagnes, culminant au nord à 1.634 m, à Pierre-sur-Haute, sommet des monts du Forez. Chef-lieu d'arrondissement, siège d'une sous-préfecture, la commune est très étendue, avec des villages situés jusqu'à 1.000 m d'altitude ; au recensement de 1806, elle compte 6.033 habitants. L'abbé Ordinaire, dans son *Essay sur le Département du Puy-de-Dôme*, décrit ainsi Ambert en 1803 : « La ville d'Ambert est bâtie à trois cents toises de la Dore. Une belle allée conduit au pont jetté sur cette rivière. [...] Les rues y étant généralement bien ouvertes, et la plupart alignées, le séjour de cette ville est agréable et sain. Le sol de son territoire est très ingrat : il est profondément sablonneux et chargé de pierres. Ce sont des dépôts de la rivière, qui par malheur se renouvellent trop souvent, ses débordements ayant communément lieu plusieurs fois par année⁴. »

À la fin du XVIII^e siècle, l'économie locale est en plein marasme. Les industries papetière et textile, qui faisaient depuis des décennies la richesse de la région, sont sur leur déclin, pour n'avoir pas su moderniser leurs techniques. L'agriculture est pauvre, basée essentiellement sur l'élevage du mouton. Malgré la route de Clermont-Ferrand à Montbrison créée au milieu du siècle, les communications restent difficiles, surtout en hiver. Symptomatique est l'émigration saisonnière des paysans, qui vont se louer de la Toussaint à la Saint-Jean d'été dans les régions avoisinantes et jusqu'en Espagne ; mais aussi l'abandon des nouveaux-nés, que leurs mères ne peuvent nourrir et qui décèdent souvent en bas âge. Leur nombre ne cesse de croître sous l'Empire : il y a vingt nourrissons abandonnés à Ambert en 1807, et ce nombre s'élève progressivement jusqu'à cinquante en 1812, pour deux cent soixante-trois naissances enregistrées, soit près d'un enfant sur cinq que sa mère n'a pas les moyens de nourrir ! Dans le même temps, près de la moitié des décès concernent des enfants de moins de dix ans⁵...

Au début de la Révolution, le clergé de la ville était nombreux. Le curé était l'abbé Jean-François Imarigeon, alors presque septuagénaire. Prêtre communaliste d'Ambert, puis vicaire en 1754, il avait été choisi comme curé en 1788, à l'âge de soixante-huit ans. Il était assisté de trois vicaires avec lesquels il partageait le ministère de la confession et de la prédication. Onze prêtres communalistes les secondaient, assurant l'enseignement aux garçons, le culte divin solennel – les matines, la messe et les vêpres étaient chantées chaque jour à l'église Saint-Jean – et desservant au besoin les paroisses voisines. Les derniers Récollets, fils de saint François d'Assise, avaient quitté leur couvent en 1786 ; par contre, un couvent de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connue. Madame de La Naudie avait conservé le souvenir de ses exhortations à aimer le Saint Cœur de Jésus²¹. »

Prédicateur inlassable

Outre les catéchismes, le Père Gaschon assure sur la paroisse une grande part du ministère de la prédication. M. de Rostaing et M. Molin en témoignent dans leur correspondance avec Mgr de Dampierre, et Louis Grivel en rapporte plusieurs traits dans sa biographie. Là encore, son enseignement prenait souvent la forme catéchétique, tant il était nécessaire de rappeler aux chrétiens les vérités fondamentales de leur foi, après toutes ces années de misère spirituelle durant la Révolution. L'ancien missionnaire était là tout à son affaire.

Dans son ouvrage, Louis Grivel restitue tout d'abord sa manière de prêcher : « Le père Gaschon avait le geste très-animé. Son organe, qu'on ne pouvait point appeler sonore, mais clair et perçant, arrivait à de grandes distances aux oreilles de ses nombreux auditeurs.

« Voici l'impression que j'ai conservée, aussi bien que plusieurs de ceux qui l'ont entendu, de la manière de prêcher du missionnaire et de l'apôtre du Livradois. Étant en chaire, presque toujours il improvisait ; il ne s'attachait ni à la recherche de l'expression, ni à l'ornement du discours. Quoique méthodique et nuancée, sa manière, mise à la portée du plus grand nombre, était simple et familière. Ce qu'une exposition nue ou une pure déduction logique n'aurait pas suffisamment démontré, était rendu palpable par des paraboles, des comparaisons, des similitudes. Fort de sa conviction profonde, entraîné lui-même par le besoin d'entraîner, il trouvait sans effort ce pathétique de mouvement, ces accents souverains qui sont la voix de l'âme, les élans irrésistibles du cœur.

« C'était surtout quand il s'adressait au peuple, aux ouvriers, aux gens de la campagne, qu'il fallait l'entendre. Il parlait leur patois avec un bonheur d'expression inimitable, avec un naturel et une onction qui gagnaient les esprits en subjuguant les cœurs. Dans son langage simple, sans être trivial, la foi devenait un sentiment ; il faisait croire en faisant aimer ; son zèle tout amour entraînait la foule après lui. Toutes les fois qu'il prêchait à Ambert et dans les autres paroisses de l'arrondissement, les églises étaient remplies d'auditeurs attentifs, recueillis et émus à sa parole. Ses prédications étaient suivies de fruits abondants de pénitence et de conversion.

« Aussi courageux dans son zèle que pur dans ses intentions, il prêchait les grandes vérités de la religion, attaquait toutes les erreurs, tous les vices du siècle, faisait trembler l'impiété audacieuse ; et alors ses sermons étaient pleins de traits hardis, de tournures originales et frappantes²². »

Le Père Gaschon « faisait le catéchisme de persévérance, pour les grandes personnes, tous les dimanches avant vêpres, comme il a encore lieu aujourd'hui, dans la grande nef de l'église paroissiale. C'était une instruction destinée surtout aux gens de la campagne, sur les vérités fondamentales de la religion, sur les éléments du salut, traitée d'une manière simple, claire, et familière. Pour intéresser et captiver l'attention de son nombreux auditoire, il multipliait, selon sa coutume, les comparaisons, les images sensibles. Il mêlait à ses explications des faits, des épisodes tirés de l'Écriture sainte ou des auteurs approuvés. Il interrogeait avec autorité et indistinctement quelques-uns de ses auditeurs, faisait à plusieurs la même question, aidant à la réponse et ne quittant jamais une matière qu'il n'eût acquis la certitude d'avoir été compris par le grand nombre²³. »

« Quand ce n'était pas lui qui prêchait à Ambert, le Père Gaschon allait sur la place Saint-Jean, pour engager quelques paysans et quelques ouvriers qui s'y rassemblaient à venir entendre le sermon ; peu résistaient à ses invitations paternelles. Un d'eux, cependant, se montra récalcitrant. Le bon Père l'avait pris par le bras, et cherchait à l'entraîner en lui faisant une douce violence. Celui-ci, dans un mouvement d'irritation, donna un soufflet au saint prêtre. "Mon ami, lui dit avec douceur le Père Gaschon, donnez-moi un autre soufflet, si vous le voulez, mais venez à l'église." L'ouvrier, confondu et ramené à de meilleures dispositions, entre dans l'église, et le Père Gaschon, en revenant à son confessionnal, le trouve à ses pieds, fondant en larmes²⁴. »

Un autre dimanche, le missionnaire traversant la place dit à un homme des Croves de Mas, nommé Meuron : « Mon ami, il est temps d'entrer à l'église, la dernière Messe va commencer ». Le malheureux riposta au bon Père en lui donnant un soufflet : « La voilà, ta Messe ! » Sans s'émouvoir, celui-ci lui répond : « Mon ami, avant un an tu auras besoin de moi ». De fait, un an après, jour pour jour, le malheureux était mort, et le bon Père était requis pour l'enterrement²⁵.

Outre les prédications, le bon Père exerce un ministère assidu au confessionnal, dont il ne nous reste malheureusement presque aucun témoignage, si ce n'est, une fois de plus, celui de l'abbé Grivel : « Il trouvait du temps, dit-il, pour ses nombreuses confessions ordinaires, extraordinaires, générales, car de bien loin et de tous côtés on affluait à son confessionnal. Souvent même il se rendait à de grandes distances auprès de ceux qui ne pouvaient venir à lui pour recevoir l'aveu de leurs fautes, et leur apporter les secours de son ministère²⁶. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est de là que le missionnaire – c'est ainsi qu'il signe : "p. m." – écrit à M. de Rostaing la lettre du 13 avril que nous avons déjà reproduite ⁴⁶.

Nous savons encore par l'abbé Grivel que le vieux missionnaire se trouve à La Chapelle-Agnon pour un 26 septembre. Le curé de cette paroisse est l'abbé Coiffier, ancien communaliste d'Ambert. Il a demandé au bon Père de venir prêcher pour la fête patronale des saints Côme et Damien. De là, le Père Gaschon gagne Cunlhat, pour y saluer le Père Marcland, un de ses anciens confrères de la mission. La Chapelle-Agnon est à plus de cinq lieues au nord-ouest d'Ambert, Cunlhat encore à plus de deux lieues à l'ouest de La Chapelle-Agnon.

L'anecdote rapportée par Louis Grivel, dont les détails sont très probablement autobiographiques, montre une fois de plus comment le bon Père avait résolu de s'oublier en toute circonstance pour le bien de ceux qui l'entouraient. « Il avait prêché à La Chapelle-Agnon la fête patronale de saint Côme et de saint Damien, et après vêpres il voulut aller coucher à Cunlhat chez l'un de ses vénérables confrères, son ami de cœur, le Père Marcland. On lui avait donné un jeune homme pour raccompagner et pour ramener le cheval sur lequel on l'avait en quelque sorte forcé de monter. À quelques pas du bourg, le Père Gaschon, sous son large chapeau, examina quelque temps son jeune compagnon, dont la figure des plus intéressantes respirait la gaîté naturelle à son âge, mais à travers laquelle le Père Gaschon crut démêler quelque nuage.

« "Mon ami, lui dit-il en patois, en venant avec moi tu perds une bonne occasion de t'amuser, car aujourd'hui dans ta famille il y aura bien quelque petit divertissement honnête où le bon Dieu ne sera pas offensé, et dont tu ne serais pas fâché de prendre ta part. Allons, dis-moi la vérité, ton esprit n'est pas là

où est ton corps. – Excusez-moi, Père Gaschon, je suis bien content de vous accompagner, dit le jeune homme d’une voix assez naturelle. Le Père hocha la tête... Eh bien alors ! disons le chapelet, continua-t-il, ça te donnera de la force, et le bon Dieu achèvera le reste.” Mais après la récitation en commun de cette prière, le Père Gaschon descendit aussitôt de cheval, et après avoir donné une petite tape avec la main sur l’épaule du jeune homme : “Va-t’en maintenant, je te remercie, je ne veux pas que tu ailles plus loin ; tu as bien prié le bon Dieu : pourvu que tu ne l’offenses pas, tu peux à présent aller t’amuser.” Et sur ce, le vénérable vieillard poursuivit sa route encore bien longue, à pied et par de mauvais chemins⁴⁷. »

Au milieu de toutes ces activités, le Père Gaschon garde en outre un grand souci de l’avenir du clergé du diocèse : celui-ci est vieillissant, alors que les besoins sont immenses en ce temps de restauration. Mgr de Dampierre a pu ouvrir à nouveau le Séminaire de Clermont en 1807. Il aurait vivement souhaité en confier la direction à M. Bouillaud, qui avait été supérieur du Grand Séminaire de 1781 à sa fermeture en 1791. Mais celui-ci est retenu par le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de Napoléon, qui en a fait le directeur du Séminaire Saint-Irénée. M. Bouillaud ne pourra revenir à Clermont qu’à la fin de l’Empire.

Dès février 1808, le Père fait don à l’œuvre du Séminaire d’une somme d’argent, qu’il avait mise en dépôt chez M. de Guérines au Bourgnon⁴⁸. Et c’est encore le motif d’un bref voyage qu’il fait en octobre 1809 à Lyon – un itinéraire de trente-trois lieues, trois jours de diligence, pour un homme de soixante-dix-sept ans passés –, afin de rencontrer M. Bouillaud. Il veut s’entretenir avec lui de diverses questions, et surtout régler la transmission à l’œuvre du Séminaire des fonds assez

considérables qu'il a rassemblés, notamment le montant des "messes de fondation" de Banelle qu'il a pu conserver ou récupérer. Ce sera l'occasion des lettres à Mgr de Dampierre dont nous avons déjà cité une partie⁴⁹.

La lettre de M. Bouillaud, dont voici le début, est datée du 13 octobre 1809 :

Monseigneur

Nous avons ici depuis deux jours M. Gaschon, qui m'a communiqué toutes ses petites peines, principalement celles qui concernent des fondations faites à la maison de Bannelle et dont quelques-unes ont été remboursées. Vous savez, Monseigneur, jusqu'à quel point il porte la délicatesse de conscience, et qu'il est du nombre de ces âmes vertueuses jusqu'au scrupule, avec lesquelles il faut trancher d'une manière bien prononcée, il donne tout ce qu'il a et tout ce qu'il laissera en mourant, au Séminaire, il voudroit se réserver cent cinquante messes qui seront acquittées par le Séminaire pour le repos de son âme, sur cela point de difficultés. Quant aux fondations remboursées, j'ai pensé, Monseigneur, que vous pourriez les réduire à douze ou quinze messes basses qui seroient tous les ans acquittées au Séminaire et je lui ai dit que moyennant cet arrangement il devoit être tranquille et ne plus s'en inquiéter. Si on vouloit le suivre dans tous ses détails on ne finiroit point et chaque jour il lui surviendroit de nouvelles difficultés. Déjà il a versé 4000 Fr à M. Chanut, cette somme est en réserve et ne sera employée qu'après votre décision...

Le 17 octobre, aussitôt revenu à Ambert, le Père Gaschon écrit de son côté à l'évêque :

Monseigneur

J'arrivay, hier au soir, de Lyon, j'ay passé 2 jours entiers au séminaire auprès de monsieur bouillaud qui m'a comblé d'amitié et de toutes sorte d'honneteté. il vous écrit, en partie, à mon occasion... sa lettre cachetée, dans une conversation que j'ay encore eû avec luy, il m'a dit de vous mander que vous pouviez réduire les messes dont il charge le séminaire pour toujours, à un nombre moindre que celui qu'il marque dans sa lettre... j'ai encore environ 1000 # ⁵⁰ qui sont également pour le séminaire, à moins que je ne fus dans le cas d'en avoir besoin... je mande

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais compté. j'ay cru, en conscience, devoirs vous le mander : a present je m'en rapporte, volontiers, a tout ce que vous voudrez.

je vous prie, s'il vous plait, d'envoyer a son excellence l'extrait de bapteme et de signer la supplique et de l'envoyer a son excellence si vous le jugez à propos.

mille excuses, monseigneur, de la peine que je vous donne.

j'ay encore écrit quelque'autre chose de l'autre côté.

je vous fais ma confession entière, pour la grande confiance que j'ay en vous.

le depot qu'a pour moy Mr lastic va au dela, je le croirois, de 100 louis – nescio – sans ce que j'ay icy pour mes dépenses ordinaires.

je crois être redevable de sommes, très, très considérables pour m'etsre mal comporté dans l'exercice de mon ministère, j'espère en Dieu, également, parce que je donne tout pour œuvres pies.

Nous ne savons pas si la supplique a abouti à un résultat. Il est vrai qu'on approchait de la fin de l'Empire.

La vieillesse et la mort du Père Gaschon (1814-1815)

Cette ultime période de la vie du missionnaire se déroule au milieu de grands bouleversements politiques. Rappelons-en les principales dates : après la bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813), les alliés pénètrent en France, et, le 31 mars 1814, investissent Paris. Le 2 avril, des sénateurs proclament la déchéance de Napoléon et appellent Louis XVIII au trône ; le 6, l'Empereur abdique et part pour l'île d'Elbe. Mais dès le 1er mars 1815, il revient, et c'est l'aventure des Cent-Jours, qui se conclut par la bataille de Waterloo le 18 juin, l'exil de Bonaparte à Sainte-Hélène et le second retour du Roi.

Attentionné envers sa famille

À travers tous ces troubles, le Père Gaschon garde jusqu'à la fin le souci de sa famille ; celui surtout de maintenir chez eux la foi vive et agissante dont il est lui-même animé, et d'assurer leur salut éternel.

Durant toute sa vie, le bon Père avait joui d'une robuste santé de paysan. Mais, en septembre 1814, après son retour de Viverols, des douleurs aux jambes l'empêchent d'entreprendre le voyage jusqu'à Riom, au chevet de son frère Louis, lui-même gravement malade ; il doit se contenter d'écrire à sa nièce, Marie-Anne Bernet-Rollande, une lettre dans laquelle il avoue que même le fait d'écrire quelque peu longuement le fatigue⁶⁴ :

A Madame, la dame bemet-gaschon a riom

Ma chère nièce

je comptais avoir la consolation de voir a riom monsieur bemet, mon frerre, vous &c.

la mariane de Gannat m'a écrit, elle trouve mon frerre bien changé, je crains qu'il n'aille pas loin, cela vous fatigue beaucoup et moy surtout. Il luy faudrait peu de vin dans sa maladie, tachez de le porter à cela, Mr barthélémy le luy a dit.

Je voudrais bien qu'il fit, avant de mourir, une conf. générale, Mr payot ou darbine luy conviendroient bien, portez le à cela, si vous pouvez. Je n'ay qu'a me louer de toutes les manières gratuites de Mr bemet pour moy, je l'en remercie. Je désirois beaucoup voir mes p. neveux, j'avois des choses importantes à leur dire, ainsy qu'a votre mary, je ne vous en parle pas, le détail en serait trop long, il faut du temps pour cet objet qui me fatigue véritablement.

mille respects et amitiées a monsieur bemet et mon frerre communiquez la lettre a votre mary bien des amitiées a la petite famille, et a...

avec regret votre affectioné

oncle gaschon p. m.

Ambert 20 9^{bre} 1814 priez pour moy. — je ne puis aller à Riom dans ce moment.

avertissez son confesseur de &c.

S'il n'oublie pas la santé du corps – « Il luy faudrait peu de vin dans sa maladie » –, on voit que le vieux missionnaire se soucie avant tout du salut de l'âme de ce frère qui lui est toujours très cher, se préoccupant surtout de lui faire recevoir le sacrement de

la réconciliation. On retrouve ici son souci constant : apporter aux fidèles les sacrements de Dieu.

La dernière lettre que l'on conserve du Père Gaschon, écrite le 26 mai 1815, six mois avant sa mort, est adressée à son petit-neveu Robert Portier, qui habitait Sauxillanges, à propos notamment du frère de celui-ci, qui « partait pour bonaparte [sic !] », répondant à l'appel pour former l'armée des Cent-Jours⁶⁵ :

A Monsieur, Monsieur robert portier à sauxillanges

Mon cher nepveu

j'oubliay de te dire, quand tu vend quelque marchandise, il ne faut prendre que les 2 sols par livre de bénéfice : toute dépense déduite.

on m'a dit que ton frère partait pour bonaparte, je souhaite que Dieu le conserve et que ce voyage luy inspire l'amour du travail et la grace de prendre un etat, il est triste pour la famille et pour moy de voir un jeune homme de 30 ans ou environs, sans aucune occupation du matin au soirs, il est le seul de la famille de ce caractère.

qu'il se confesse avant de partir.

avec respect, ton affectionné oncle

gaschon p.m.

bien des choses a toute la famille

26 may 1815.ambert

Pour la dernière fois, nous voyons le souci du bon Père pour l'honnêteté dans les affaires commerciales – pas plus de dix pour cent de bénéfice – et dans la conduite de la vie. Et toujours à la fin ce souci des sacrements...

Un zèle auquel le corps ne suffit plus

Il fallait que le Père Gaschon soit doté d'une constitution à toute épreuve, pour avoir soutenu durant cinquante-huit ans une activité apostolique ininterrompue. Activité qui l'amenait à des déplacements incessants à travers le diocèse, presque toujours à pied, et par tous les temps. S'y ajoutèrent les épreuves et les privations de la période révolutionnaire. Vient un jour où le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'avoir dans notre chapelle ! Toujours un concours de monde sur sa tombe !

Et en 1817, la Sœur La Croix s'occupe déjà de rassembler témoignages et certificats de guérisons, tandis que plus de mille messes offertes sont en attente d'être célébrées. En même temps, un imprimeur d'Ambert nommé Seguin, conscient de l'avantage économique qu'il en retirera, rédige en hâte une vie fantaisiste⁴, recopiant celle de saint Jean-François Régis, et réalise une grande image popularisant la mémoire du Père. C'est sur cette image que l'on voit apparaître pour la première fois le « Cantique spirituel en l'honneur du Père Gaschon [...]. *Approchez-vous, chrétiens pieux...* » Ce cantique ne compte pas moins de 22 strophes de 6 vers chacune, et sera maintes fois recopié. L'image comporte aussi un « Détail des miracles les plus évidents opérés par le Bienheureux Père Gaschon ».

Mais dans le même temps commence une manifestation qui va poser de graves problèmes : on se met en effet à porter à la chapelle des enfants morts sans avoir reçu le baptême, afin que, par l'intercession du Père Gaschon, ils revivent ne fût-ce qu'un instant, et qu'ils puissent ainsi recevoir le sacrement salutaire. Cette pratique était la conséquence de la foi ardente des fidèles, qui ne pouvaient se résigner à penser ces pauvres petits exclus de la vision de Dieu dans l'éternité bienheureuse, et privés – selon la discipline d'alors – de la sépulture en terre chrétienne. Depuis des siècles abondaient les lieux de pèlerinages marqués par cette coutume ; ainsi, à Ambert même, celui de Notre-Dame de Layre⁵ – ce qui explique que la première image du Père Gaschon le représente en prière devant elle –.

Informé de ces faits, le curé de Rostaing se trouve donc obligé d'intervenir auprès des Sœurs pour faire cesser cet abus, et cela dès le début de 1816. Peu formées et assez crédules, celles-ci, dans le contexte ambiant d'opposition au curé qui se manifeste

au sein de la bourgeoisie locale, ne croient pas devoir obtempérer. Le curé est obligé d'en référer à Mgr de Dampierre par une lettre du 13 juin⁶ ; le Conseil épiscopal répond en adressant une admonestation à la Supérieure de l'Hôpital, qui proteste alors de sa soumission, sans toutefois trop s'engager à faire cesser cette pratique. De fait, on continuera plus ou moins secrètement à porter des enfants mort-nés sur la tombe du Père⁷.

Un autre sujet de litige que l'abbé de Rostaing doit soumettre à l'évêque est celui du grand nombre de messes demandées à l'hôpital. Depuis la mort du Père Gaschon, les administrateurs, arguant de la pauvreté de la maison, n'avaient pas voulu demander la nomination d'un nouvel aumônier. De ce fait, les intentions de messes demeuraient en attente, et les Sœurs en conservaient indûment le montant. Le 17 mai 1817, Mgr de Dampierre rend une ordonnance qui règle la question, tout en ménageant pour une part les intérêts de l'hôpital, et donc ceux de la municipalité qui en a la charge⁸.

Durant ce temps, les miracles continuent à attirer les foules. Pour les années 1816-1819, nous possédons, d'après les plus anciennes archives de l'Hôpital, les attestations de cinquante-quatre cas de guérisons – certifiées en général par le curé, le maire ou le médecin de la paroisse du miraculé –. La moitié des cas concernent des paralysies, des surdités et des lésions ou maladies de la peau ; on trouve aussi un certain nombre de cas de douleurs graves, ainsi que d'enfants mort-nés ou qui ne marchent pas. Et si presque deux tiers des miraculés viennent d'un rayon de quatorze lieues autour d'Ambert – ce qui représente à l'époque plus d'une journée de voyage –, on en voit venir de tous les départements voisins, et même du Rhône, de l'Ain et de Saône-et-Loire. C'est bien la réalisation, une fois de plus, de la parole de Jésus à saint Jean-Baptiste : « *Les aveugles*

*recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, et les sourds entendent, les morts se relèvent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ! »*⁹ Et dans l'Église catholique, le miracle demeure toujours, conjointement avec le martyre, nécessaire à l'attestation officielle de la sainteté¹⁰.

Disputes autour d'un artisan de paix (1817-1818)

C'est alors que les religieuses de l'Hôpital prennent une initiative étonnante : à deux reprises, les 23 avril et 8 mai 1817, elles exhument le corps du Père Gaschon ! Un compte rendu, caractéristique par son orthographe fantaisiste, en fut réalisé par la sœur Victoire le 24 novembre 1818. Elle nous apprend ainsi qu'ayant ouvert la tombe le 23 avril, les Sœurs trouvèrent le corps du Père parfaitement intact. Ayant constaté que son cercueil était cassé et s'abîmait du fait de l'humidité, elles décidèrent de le transférer dans une bière neuve qui serait déposée à une profondeur moindre. Lors de cette opération qui eut lieu le 8 mai, la sœur Victoire témoigne que ceux qui y participèrent entendirent « une merveille de chants mélodieux¹¹ ».

Cette affaire ne fait qu'exciter les passions à Ambert, opposant les partisans des Sœurs de l'Hôpital et ceux du curé de Rostaing. Opposition d'ailleurs attisée par les dissensions politiques qui agitent alors la capitale du Livradois. Informant Mgr de Dampierre dans une lettre datée du 18 juin 1818, M. Molin, alors vicaire général de Clermont, souligne le rôle pacificateur qu'avait eu autrefois le Père Gaschon : « C'est une chose assez singulière qu'après avoir été pendant douze ans un ange de paix pour cette ville, on en fasse maintenant un sujet de discorde ! » Il y témoigne aussi de la vénération populaire pour le missionnaire : « Il y a tous les jours une affluence étonnante d'étrangers qui viennent demander leur guérison, qui font des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les Vêpres solennelles et, sous une pluie battante, la procession du Saint-Sacrement.

Durant ces années, le procès en cour de Rome avance avec lenteur. En 1936 – dix ans après le dépôt du procès diocésain ! – est publié le *Summarium*, résumé très détaillé de celui-ci. Et c'est seulement le 4 mai 1937 qu'a lieu l'examen des écrits, dont nous avons vu pourtant qu'ils se réduisent à bien peu de chose. Dans le diocèse de Clermont, le chanoine Pourreyron était décédé en 1936, et personne ne semble avoir cherché après lui à activer la cause. « Et – comme le dit Michel Boy – une seconde fois, la guerre vint interrompre le procès de notre artisan de paix. Diaboliquement²⁵. »

*Sommeil et réveil de la cause (1940-2012)*²⁶.

Pourtant, les tragiques événements de cette époque n'effacèrent pas la mémoire du bon Père. En témoigne l'image pittoresque réalisée par Henri Charlier en 1941, lors de son séjour à Ambert. En 1953, Mgr de la Chanonie devient évêque de Clermont. L'année suivante, Henri Pourrat publie, sous le titre de *L'exorciste*, une vie savoureuse du Père Gaschon, qu'il avait en chantier depuis 1949. Cette publication sembla un instant réveiller la cause. Certes, le Père Grimal était décédé vers 1950. Mais le Père Soirat, Spiritain, avait accepté de lui succéder comme Postulateur ; pourquoi la cause ne connut-elle pas alors de nouvelle avancée ? Nous l'ignorons.

En effet, durant les trente ans qui suivent, plus rien ne se passe officiellement. Pourtant, la mémoire du Père Gaschon se maintient parmi les fidèles de la région : il ne se passe pas de jour, au témoignage de la sœur sacristine de l'Hôpital, sans que l'un ou l'autre vienne implorer l'intercession du Serviteur de Dieu, en particulier pour ses proches hospitalisés. Les religieuses de l'Hôpital elles-mêmes conservent une grande

confiance dans le bon Père, le priant et le faisant prier dans les cas graves.

On note pour cette époque deux cas particulièrement frappants de guérisons attribuées à son intercession. Tout d'abord celui de Lucienne Duret, épouse Vigier. Originnaire de Saint-Martin-des-Olmes, elle est hospitalisée à Ambert en 1963, à l'âge de cinquante-deux ans, pour y être opérée d'une cholécystite aiguë ; mais elle a une défaillance cardiaque au cours de l'intervention. La religieuse anesthésiste la recommande au Père Gaschon : « Vous seul y pouvez quelque chose, bon Père Gaschon, priez pour nous, sauvez-la. » En terminant l'intervention, le chirurgien, le Dr Marcacci, a bien peu d'espoir. Et pourtant la malade s'est parfaitement remise, et vivait encore en 1990.

Le second cas est celui de Marie-Louise Chassaing. Âgée de soixante-deux ans, elle était hospitalisée depuis seize mois à Ambert, et fut enfin opérée en janvier 1974 par le Dr André Montgermont d'un cancer du rectum. Le chirurgien constate au cours de l'intervention que son cas est pratiquement désespéré, avec notamment des métastases au foie. Il hésite à poursuivre l'intervention, mais sur l'insistance de la Sœur qui l'assiste, il arrive avec de grandes difficultés à rétablir une continuité intestinale artificielle. Voici un extrait de son attestation :

Estimant les chances de survie de cette malade nulles à brève échéance, je déclare devant plusieurs témoins à Sœur Marie-Bénédicte que si le Père Gaschon guérit cette malade j'irai lui porter 5 cierges car je considérerai qu'il s'agit d'un miracle. Contrairement à mes craintes, la malade récupéra rapidement un bon état général après l'intervention. [...] Le 3/5/74, je repris cette malade sous anesthésie générale pour fermeture de son anus de dérivation et [...] je pris sur moi de rouvrir la cicatrice médiane de la première intervention. A ma grande stupéfaction, je pus constater la disparition de toute trace de tumeur ou de récidive. Le foie était intact !!

Les examens de contrôle effectués en 1986 n'ont permis de déceler aucun retour de la maladie. Mme Chassaing est décédée à la fin de l'année 1987.

En 1974, Mgr Jean Dardel est nommé évêque de Clermont ; il le restera jusqu'en 1996. Au cours d'une visite *ad limina*, il lui est demandé si le diocèse va relancer la cause du Serviteur de Dieu François Gaschon. À son retour en Auvergne, il confie l'affaire à l'abbé Marcel Coste. Curé archiprêtre d'Ambert de 1958 à 1975 et Vicaire Épiscopal de 1975 à 1980, il appelait de tous ses vœux la reprise de la cause. Il va donc s'y consacrer avec zèle ; c'est lui notamment qui demandera à Michel Boy, Ambertois d'origine, philosophe et historien, d'écrire une nouvelle biographie du bon Père. Faisant le point avec sérieux sur ce que les documents et les témoignages nous livrent à son sujet, l'ouvrage paraîtra en 1986 sous le titre : *François Gaschon, Prêtre missionnaire*.

En 1985 s'était créée, sous la présidence de l'abbé Gustave Bérard, curé d'Ambert, l'Association des Amis du Père Gaschon, dans le but d'œuvrer à la cause du Serviteur de Dieu et au maintien de sa mémoire. En 1987, Mgr Dardel demande officiellement au Père Marcel Martin d'être nouveau Postulateur de la cause ; il décédera malheureusement en janvier 1990. Dès le 13 décembre de la même année, un successeur lui est donné en la personne de l'abbé Charles Cauty Ancel, du diocèse de Nancy. Un dossier renouvelé avait été soigneusement préparé par l'abbé Bérard, et imprimé à Rome en 1991.

Sur ce dossier s'est d'abord penchée une commission d'historiens, qui a donné un avis positif unanime le 26 mai 1992. Le dossier a ensuite été examiné par une commission de huit théologiens, qui ont conclu à l'unanimité à l'héroïcité des vertus du Père Gaschon lors de la séance du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la connais-tu pas, Nabuchodonosor, toi qu'elle a chassé de ton palais comme une bête sauvage ? Toi, Balthasar, ne la connais-tu pas aux caractères qu'elle trace, et devant lesquels tu demeures glacé d'effroi ? Saül, toi à qui elle a arraché la couronne et la vie, ne la connais-tu pas ? Ne la connais-tu pas, infortuné Sédécias, qui la vis dans les prisons de Babylone égorger trois ou quatre petits rois, tes enfants, à tes yeux, qu'elle t'arracha aussitôt après pour t'empêcher de ne plus rien voir de consolant et d'agréable ?... *Qui connaît la puissance de votre colère ?* Personne, personne ne la connaît, ni Sédécias, ni Saül, ni Balthasar, ni Nabuchodonosor, ni Sodome, ni l'Égypte, ni Noé, ni les anges rebelles, ni Lucifer : personne ne saurait la concevoir. Le sang d'Égypte n'est pas assez rouge pour la dépeindre, les feux de Sodome ne sont pas assez brûlants pour en donner une idée, la bouche de l'enfer est trop petite pour la raconter, l'esprit de l'homme n'est pas assez puissant pour la concevoir, et les siècles sont trop courts pour la considérer ; il n'est que l'éternité, il n'est que l'éternité malheureuse qui nous puisse apprendre qu'est-ce qu'un Dieu courroucé, qu'est-ce que la colère de Dieu, qu'est-ce que la vengeance de Dieu, qu'est-ce que la justice de Dieu. Après cela l'on se flattera d'une vaine espérance, l'on dira que Dieu est bon, que Dieu est bon, et qu'il ne sait pas ce que c'est que de punir.



La mort

Cette nuit, ils te demanderont ton âme !

La mort, ce sergent du parlement de Dieu, ne te demandera pas une fois seulement ton âme, mais après qu'il te l'aura ravie, il te la demandera encore, comme si tu avais autant d'âmes que tu as de diverses affections ; et après l'avoir donnée une seconde fois, il te la demandera encore une troisième, et la mort ne cessera

point de te la demander qu'elle ne l'ait séparée de tout ce qui te retient ici-bas. Ô mort ! que tu es cruelle, que tu es dure pour un homme que l'avarice, la volupté et les autres passions tiennent attaché à la vie ! Que tu es amère à ceux qui n'ont goûté que les douceurs et les plaisirs du monde ! Que tu es dangereuse puisque tu engloutis toutes les espérances des pécheurs ! Ne voyez-vous pas comme il étend ses mains sur son lit, comme il va cherchant, comme il va ramassant ? Que cherchez vous, pauvre agonisant, que cherchez-vous sur ce lit ? Hélas ! je cherche cet argent, ces richesses qui m'ont coûté tant de sueurs à amasser, tant de soins à conserver, tant de regrets à quitter. Je vois la mort qui les emporte, qui confisque tous mes biens, tous mes héritages. Ô Dieu ! ne rentrerai-je jamais dans cette maison où j'ai reçu tant de contentement ? Voyez-vous comme il tire ce linceul qui le couvre, comme il le tient dans ses mains ? Il craint que la mort ne l'emporte avec tout le reste. Eh bien ! pauvre malheureux, tu l'auras, la justice de Dieu te fait cette grâce, tu auras ce peu de toile pour te couvrir. Tu te désespères dans ce lit de quitter ta maison ? Laisse faire ton juge : il t'en donnera une, quatre planches et cinq ou six clous. Tu n'as plus de possessions ? Laisse faire, on t'en donnera une, six pieds de terre dans un cimetière. Oh ! quelle possession que six pieds de terre ! Oh ! quelle maison qu'un cercueil ! Oh ! quel ameublement qu'un peu de toile ! Oh ! si le monde y pensait ! que l'on n'emploierait pas ses soins à amasser des biens qui ne sont capables que de donner de la peine et de la douleur !



¹. La série d'extraits qui suit est tirée de GRIVEL, *op. cit.*, p. 92-104.

Prières au Père Gaschon

*Prière figurant sur les anciennes images
du P. Gaschon :*

***Prière pour demander la glorification
du Vénérable Serviteur de Dieu***

Ô DIEU qui avez promis aux humbles qu'ils seront exaltés, et à ceux qui enseignent à un grand nombre les voies de la justice, qu'ils brilleront comme des étoiles dans l'éternité, daignez glorifier votre serviteur le Vénérable Père FRANÇOIS GASCHON et faire resplendir son nom parmi ceux de vos Saints. Que vos grâces, ô Seigneur, se multiplient en faveur des fidèles qui Vous implorent en Vous rappelant les vertus qu'il pratiqua sur la terre et le zèle tout apostolique qu'il avait pour le salut des âmes. Puissions-nous ainsi voir un jour la Sainte Église honorer sa mémoire et nous donner en lui un nouveau modèle à imiter, un protecteur qui nous assiste dans nos travaux et nos peines et nous aide à parvenir à la béatitude céleste. Ainsi soit-il.

Trois fois : *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis. Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous.*

Un Ave Maria.

50 jours d'indulgence.

IMPRIMATUR : *Clermont-Ferrand, le 3 février 1925.*

✠ FRANÇOIS, Évêque de Clermont.

***Prière figurant sur les images récentes
du P. Gaschon :***

***Prière pour obtenir la béatification
du Vénérable Père François Gaschon***

IEU – Notre Père – Toi qui « élèves les humbles », nous te

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fau [147](#)
Faytu [105](#)
Fesch [213](#)
Fête-Dieu [256](#)
Fétut [103](#), [104](#)
Fontgiève [77](#), [80](#), [81](#)
Forest [77](#)
Forez [22](#), [26](#), [101](#), [114](#), [148](#), [153](#), [177](#), [180](#), [237](#), [268](#), [286](#), [303](#)
Fourches [59](#)
Fournols [99](#), [119](#), [161](#)
France [19](#), [31](#), [37](#), [43](#), [48](#), [68](#), [73](#), [74](#), [90](#), [94](#), [126](#), [136](#), [138](#), [140](#), [153](#), [160](#),
[171](#), [175](#), [203](#), [230](#), [267](#), [268](#), [285](#), [287](#)
François d'Assise [179](#)
François-Xavier [33](#)

G

Gannat [77](#), [92](#), [93](#), [122](#), [123](#), [128](#), [129](#), [231](#)
Garonne [68](#), [70](#)
Gaschet [259](#)
gaschon [11](#), [69](#), [215](#), [228](#), [229](#), [231](#), [232](#), [233](#), [240](#)
Gaschon [5](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [13](#), [15](#), [16](#), [17](#), [19](#), [20](#), [23](#), [24](#), [25](#), [27](#), [29](#), [32](#), [33](#), [34](#),
[35](#), [39](#), [41](#), [42](#), [46](#), [47](#), [49](#), [51](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [59](#), [60](#), [62](#), [68](#), [70](#), [72](#), [74](#),
[75](#), [80](#), [84](#), [86](#), [88](#), [89](#), [90](#), [92](#), [96](#), [97](#), [98](#), [99](#), [100](#), [101](#), [102](#), [103](#), [104](#), [105](#),
[106](#), [107](#), [108](#), [109](#), [110](#), [111](#), [113](#), [117](#), [119](#), [120](#), [122](#), [125](#), [126](#), [127](#), [128](#),
[129](#), [130](#), [131](#), [132](#), [133](#), [134](#), [135](#), [136](#), [137](#), [139](#), [140](#), [141](#), [142](#), [143](#), [144](#),
[145](#), [146](#), [147](#), [148](#), [149](#), [150](#), [151](#), [152](#), [153](#), [154](#), [155](#), [156](#), [157](#), [158](#), [159](#),
[160](#), [161](#), [162](#), [163](#), [164](#), [167](#), [168](#), [169](#), [170](#), [173](#), [175](#), [176](#), [177](#), [182](#), [183](#),
[184](#), [185](#), [186](#), [187](#), [189](#), [191](#), [192](#), [193](#), [194](#), [195](#), [196](#), [197](#), [198](#), [199](#), [200](#),
[201](#), [202](#), [204](#), [205](#), [206](#), [207](#), [208](#), [209](#), [210](#), [211](#), [212](#), [213](#), [214](#), [215](#), [216](#),
[217](#), [218](#), [219](#), [220](#), [221](#), [222](#), [223](#), [224](#), [225](#), [226](#), [227](#), [228](#), [230](#), [231](#), [232](#),
[233](#), [234](#), [235](#), [236](#), [237](#), [238](#), [239](#), [240](#), [243](#), [244](#), [245](#), [246](#), [248](#), [249](#), [250](#),
[251](#), [252](#), [253](#), [254](#), [255](#), [256](#), [257](#), [258](#), [259](#), [260](#), [261](#), [262](#), [263](#), [264](#), [265](#),
[266](#), [267](#), [268](#), [269](#), [271](#), [281](#), [282](#), [283](#), [284](#), [302](#), [303](#), [304](#)
Gaud [127](#)
Genest [159](#), [161](#), [162](#), [286](#)
Genestier [119](#), [161](#)
Genève [220](#)
Gerzat [125](#)
Giraud [204](#)

Giroud-Vieux [142](#)
Gladel [131](#), [132](#)
Gobel [118](#)
Gonon [262](#)
Gontier [50](#)
Gourbeyre [89](#), [103](#), [104](#), [105](#), [130](#), [131](#), [132](#)
Gourbeyre-Imberdis [130](#), [131](#)
Gouttefangeas [16](#), [82](#), [86](#), [89](#), [102](#), [103](#), [105](#), [155](#), [158](#), [162](#), [163](#), [259](#), [283](#), [284](#)
Goutte-Gata [138](#), [139](#)
Grandval [60](#), [63](#)
Grangier [37](#), [105](#)
Grégoire [164](#)
Grenoble [141](#), [164](#)
Grimal [261](#), [262](#), [263](#)
grimardies [240](#)
Grivel [13](#), [15](#), [16](#), [17](#), [27](#), [28](#), [29](#), [35](#), [50](#), [51](#), [56](#), [57](#), [65](#), [66](#), [71](#), [75](#), [88](#), [91](#), [98](#),
[99](#), [100](#), [102](#), [105](#), [106](#), [108](#), [109](#), [110](#), [111](#), [115](#), [128](#), [150](#), [151](#), [152](#), [154](#),
[155](#), [158](#), [159](#), [182](#), [183](#), [186](#), [188](#), [193](#), [194](#), [195](#), [196](#), [197](#), [199](#), [200](#), [205](#),
[206](#), [208](#), [209](#), [210](#), [211](#), [212](#), [218](#), [219](#), [220](#), [222](#), [223](#), [224](#), [226](#), [234](#), [235](#),
[236](#), [237](#), [238](#), [239](#), [254](#), [271](#), [272](#), [283](#)
Gruns [23](#)
Guérignon [173](#)
guérines [215](#)
Guérines [123](#), [202](#), [213](#), [215](#)
Guerre [257](#), [258](#), [260](#)
Gumières [250](#)

H

Hamon [48](#), [49](#), [286](#)
haute Loire [161](#)
Haute-Loire [204](#)
Hédouville [266](#)
Herbuer-Laroche [181](#)
Hôpital [57](#), [115](#), [203](#), [204](#), [205](#), [237](#), [244](#), [246](#), [247](#), [248](#), [249](#), [250](#), [251](#), [252](#),
[253](#), [254](#), [255](#), [256](#), [259](#), [262](#), [263](#), [264](#)
Hospice [130](#), [188](#), [199](#), [203](#), [207](#), [208](#), [209](#)
Hospitalières [40](#)
Hôtel-Dieu [37](#), [41](#)

I

Ignace [33](#), [46](#), [209](#)
Imarigeon [178](#), [179](#), [180](#), [181](#)
Imberdis [130](#), [131](#), [132](#), [255](#), [286](#)
Issoir [174](#)
Issoire [62](#), [66](#), [182](#), [268](#)
Italie [26](#)

J

Jacobins [68](#)
Janeton [209](#)
Jansénistes [38](#), [39](#), [43](#), [49](#), [200](#)
Jarlac [32](#)
Jarric [89](#)
Jean [10](#), [13](#), [27](#), [32](#), [33](#), [34](#), [36](#), [46](#), [49](#), [53](#), [54](#), [55](#), [63](#), [65](#), [68](#), [69](#), [70](#), [72](#), [74](#),
[75](#), [80](#), [82](#), [83](#), [88](#), [89](#), [90](#), [91](#), [98](#), [99](#), [101](#), [103](#), [104](#), [105](#), [106](#), [117](#), [118](#),
[124](#), [125](#), [128](#), [129](#), [130](#), [132](#), [138](#), [139](#), [145](#), [147](#), [149](#), [151](#), [152](#), [160](#), [161](#),
[162](#), [167](#), [168](#), [173](#), [176](#), [178](#), [179](#), [180](#), [184](#), [185](#), [195](#), [205](#), [208](#), [209](#), [217](#),
[223](#), [237](#), [244](#), [246](#), [247](#), [254](#), [259](#), [260](#), [262](#), [265](#), [266](#), [283](#), [284](#), [285](#), [286](#),
[287](#)
Jean-Baptiste [27](#), [36](#), [63](#), [70](#), [82](#), [83](#), [128](#), [132](#), [145](#), [147](#), [160](#), [161](#), [176](#), [237](#),
[247](#), [254](#), [283](#), [287](#)
Jean-François Régis [32](#), [33](#), [65](#), [75](#), [90](#), [244](#)
Jenny [209](#)
Jésuite [31](#), [73](#), [147](#), [255](#)
Jésuites [26](#), [30](#), [31](#), [36](#), [42](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [49](#), [53](#), [65](#), [69](#), [73](#), [74](#), [91](#), [285](#), [302](#)
Jésus [3](#), [5](#), [33](#), [37](#), [43](#), [46](#), [47](#), [48](#), [73](#), [76](#), [86](#), [88](#), [146](#), [155](#), [176](#), [193](#), [210](#), [218](#),
[221](#), [223](#), [234](#), [239](#), [242](#), [245](#), [247](#), [276](#), [281](#), [282](#)
Jeune [17](#), [143](#)
Job [180](#), [181](#), [182](#), [203](#), [215](#), [236](#)
Juigné [172](#)

L

La Barge [148](#)
Labussière [127](#)
La Chabasse [72](#), [73](#), [144](#), [146](#), [161](#), [163](#), [182](#)
La Chapelle [211](#)
La Chapelle-Agnon [211](#)
La Chasse [77](#), [80](#), [82](#), [89](#), [92](#), [283](#)
Lacon [237](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Postface

Les sermons du Père Gaschon

Crainte de Dieu

Le péché

Humilité

Justice, miséricorde, pénitence

Justice et colère de Dieu

La mort

Prières au Père Gaschon

Prière figurant sur les anciennes images

Prière figurant sur les images récentes

Bibliographie

Sur le Père Gaschon lui-même

Sur le contexte historique, sources anciennes

Sur le contexte historique, sources contemporaines

Index

Crédit photographique :

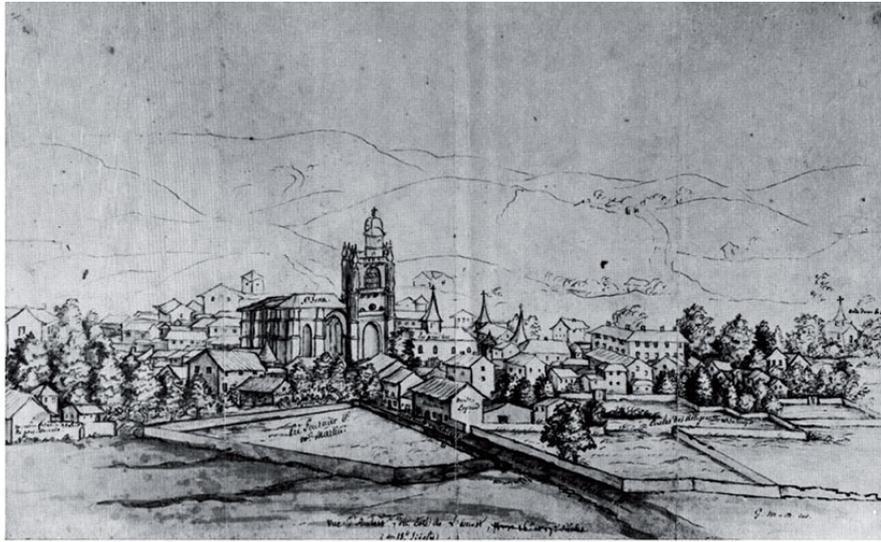
1^{er} cahier, 2.1 : Béatrice Samson ; 3.1 et 3.2 : Laure Pouget-Chabrolle ; 6-7 : document conservé aux Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, © Christian Ruault ; 8.1 et 8.2 : Philippe Souteyrand.

2^e cahier, 2.1 : Julien Louault ; 3.1 et 5.2 : Philippe Souteyrand ; 6 : © Bibliothèque du Patrimoine, Clermont-Ferrand. 8 : Carte de l'ancien diocèse de Clermont, d'après Alex. © Bruel paru dans le tome XII du Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques, col. 1445-1446, Letouzey et Ané, Paris, 1953.

3^e cahier, 1.1 et 1.2 : Christine Labeille ; 2.1 et 2.2 : Jean-Louis de Robien ; 3.1 et 3.2 : © Christian Parisey / Région Auvergne, Inventaire général du Patrimoine culturel, ADAGP, 2015 ; 6.2 : Philippe Souteyrand.

Couverture : Philippe Souteyrand et Jean-Louis de Robien.

Les autres photographies sont de l'auteur.



Ambert en 1760. La petite cité n'aura guère changé cinquante ans plus tard. L'hospice, non visible sur cette gravure, se trouve en 1815 au nord du bourg, c'est-à-dire sur la gauche.

ce 24 novembre - 1818

Monsieur Gaschon est mort à l'ospice d'ambert
à pres quatre heures qu'il a été mort il est
au si simple que quand il est en vie un cœur
qui est ferme sur sont côté gauche très rouge
il a été tout des abillés par une seule in-
nombrable ^{de perles} qui sont à l'un de tout côté de chaque
sans pres d'eau couper un morceau de cet côté
on la en terre dans la chapelle de l'ospice le
27 de même mois et les cœur l'on regardés le
vint trois d'avril ~~1818~~ mille huit dix sept et
nous avons trouvé son corps au si entier que si
il venés que d'être en terre comme il est dans
la boîte la bière qu'on a et nous la vont recevoir
le 28 mai nous la vont déterrer nous lui avons
fait une bière neuve pour le mettre de dans
mes quand on n'a été pres de son corps il est
arrivé une merveille des chaud mélaieus qui
on commences voir sa tête que l'un qui le
déterres n'ose plus toucher il y a des deux
hommes & deux ^{et ma nece} cœur le la les etourdité qu'il
n'a pas jamant ^{rien} rien entendu ^{de si fort} de si fort
et toute les cœur sont ce cours mes
rien ^{ou pres de l'œil}

Relation de la Sœur Saint-François sur la mort du Père Gaschon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Plaine d'Ambert
vue de l'ouest ;
au fond, les monts
du Forez



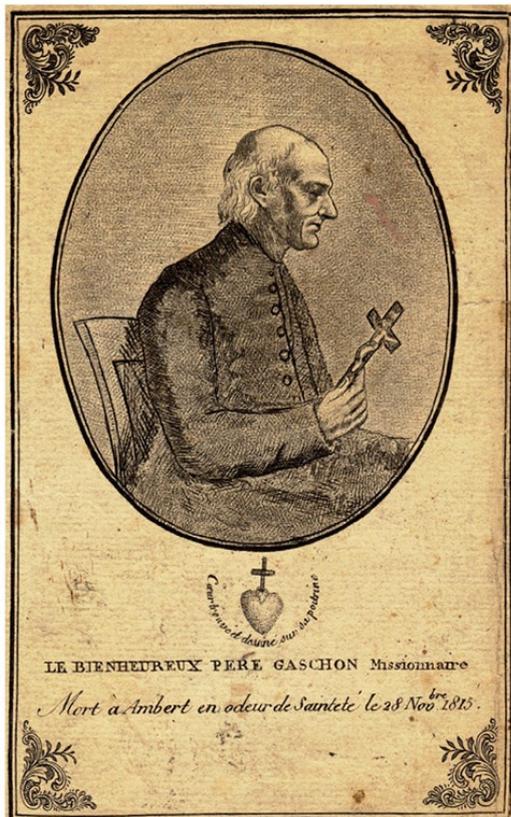
Tour de l'église
Saint-Jean d'Ambert



Page de gauche

En haut : façade de l'Hospice d'Ambert, état actuel. La chapelle, avec sa façade de 1866, se trouve à gauche.

En bas : intérieur de la chapelle de l'Hospice d'Ambert, avec les aménagements et le décor réalisés entre 1850 et 1868



Tombe du Père Gaschon dans la chapelle de l'Hospice d'Ambert

Première image du Père réalisée après l'ouverture de la tombe en 1850. Autour du cœur est écrit : « Cœur dessiné et gravé sur sa poitrine ». Plus souvent, ce cœur est représenté sur sa soutane ou sur son étole.



Centenaire
du Père Gaschon
à l'Hermitage
(devant la "chapelle
des Morts") en 1915

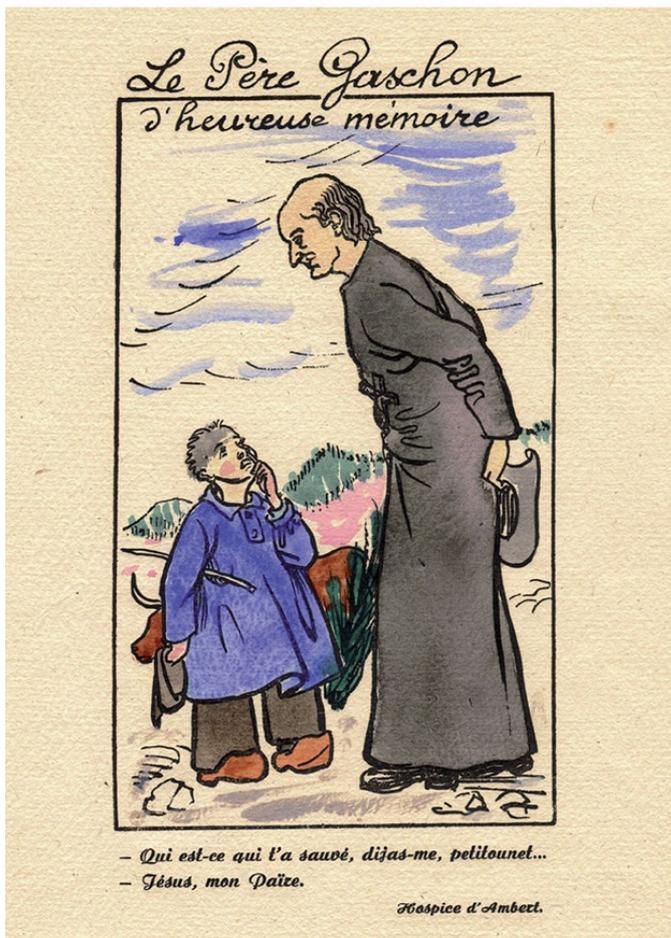


Image du Père
Gaschon dessinée
par Henri Charlier
en 1941